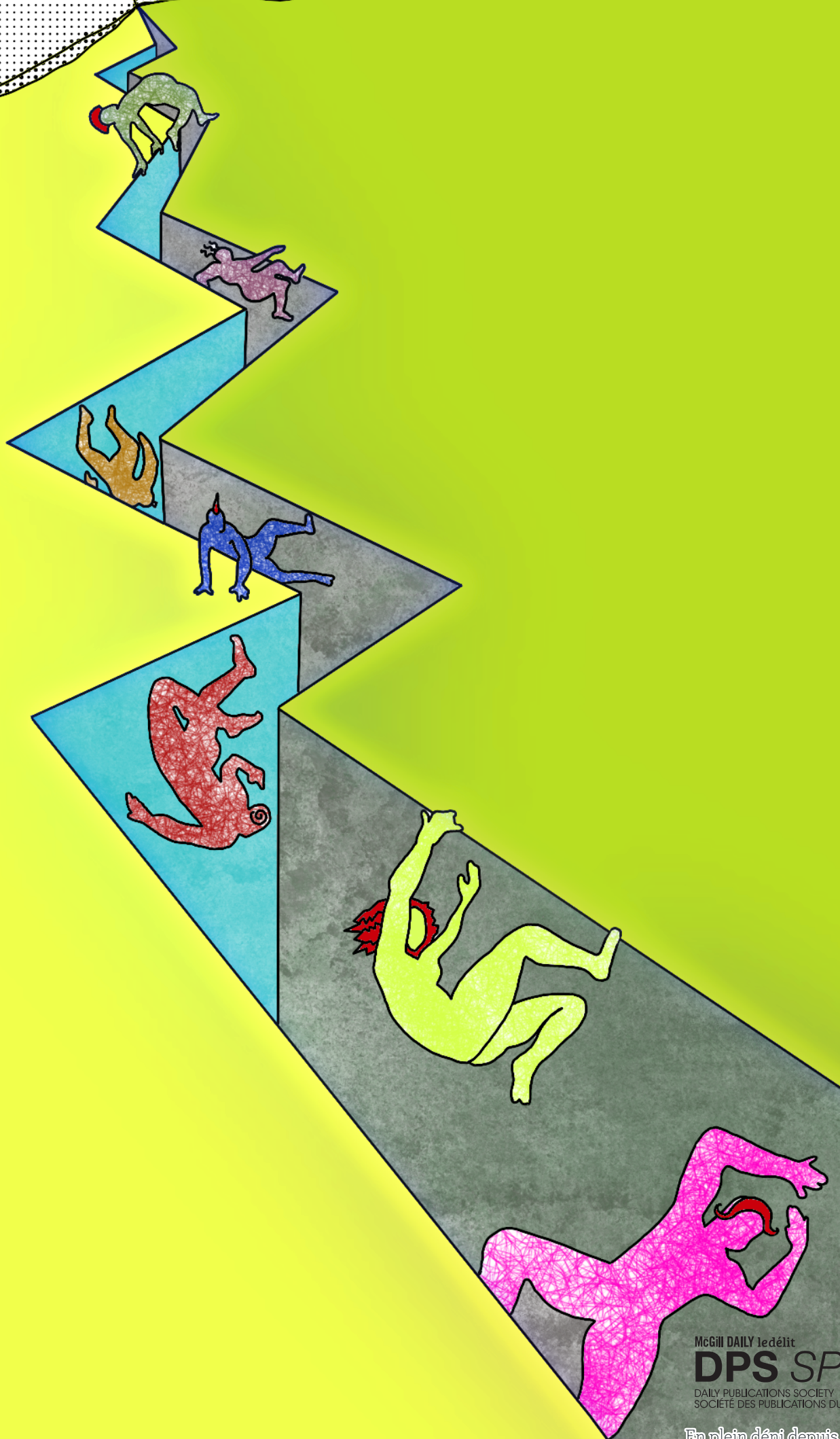


# ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill



Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

Mercredi 6 avril 2022 | Volume 111 Numéro 23

McGill DAILY ledélit  
**DPS SPD**  
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY  
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

En plein déni depuis 1977

## Bilinguisme : de la réputation à la réalité

PHILIPPE BÉDARD-GAGNON

Rédacteur en chef

**E**n s'inscrivant à l'Université McGill, nous savions que la langue anglaise y serait la langue d'instruction. Pour diverses raisons, cela ne nous a pas découragé·e·s d'y étudier. Certain·e·s maîtrisaient déjà l'anglais ou souhaitaient perfectionner leur connaissance de cette langue. D'autres ont opté pour des programmes dispensés en français. Enfin, nombre d'entre nous ont, malgré leurs difficultés avec l'anglais, décidé de s'inscrire à McGill en raison des accommodements offerts par l'Université qui leur permettent de rester au niveau de leurs camarades anglophones. Nous sommes redevables de tous les efforts faits en ce sens par l'administration mcgilloise. Permettons-nous ici de rappeler les droits des étudiant·e·s francophones de McGill.

À l'article 15 de la Charte des droits de l'étudiant·e, il est inscrit que « chaque étudiant a le droit de soumettre en français ou en anglais tout travail écrit devant être noté (sauf dans le cas des cours dont l'un des objets est la maîtrise d'une langue) ». Ce droit s'applique indépendamment de la langue parlée par les responsables du cours et de leurs assistant·e·s. L'alinéa (f) de l'article 21, quant à lui, autorise un·e étudiant·e à se défendre en français dans les cas d'accusation d'infraction disciplinaire. Pour enchâsser le tout, l'article 2.1 interdit toute forme de traitement discriminatoire envers un·e étudiant·e en raison (entre autres) de la langue – une pratique déjà proscrite par la Charte des droits et libertés de la personne. Cela veut dire qu'un travail remis en français devrait, en théorie, être noté selon les mêmes critères d'évaluation qu'un travail remis en anglais sans pénalité ou désavantage indu.

Cependant, il se dégage des nombreuses lacunes dans les ressources de l'Université McGill une image de négligence envers les francophones du

corps étudiant. Nous ne pouvons attester du véritable sentiment de l'administration mcgilloise que nous espérons attentionnée ; ainsi offrons-nous de bonne foi une liste de demandes à l'administration de McGill afin de corriger cette situation.

### 1. Traduire les pages Web officielles de McGill.

La liste de pages à traduire est longue et certaines sont essentielles, dont celles de Minerva (« Bourses et aide financière » et la majorité des pages du Menu des étudiant·e·s), du Pôle Bien-être, des résidences et les pages en lien avec les étudiant·e·s de premier cycle.

**2. Cesser d'envoyer les courriels en anglais, puis en français plus tard.** Si une information est si cruciale qu'elle doit être communiquée immédiatement, elle l'est suffisamment pour que sa traduction soit également immédiate. Dans le cas contraire, le courriel anglais peut attendre la traduction. Cela aurait comme effet supplémentaire d'alléger les boîtes courriel des étudiant·e·s en diminuant le nombre de courriels envoyés. On remarque déjà un effort de l'Université en la matière, il ne faut toutefois pas qu'elle revienne à ses mauvaises habitudes.

**3. S'assurer que le droit de soumettre ses travaux en français soit inscrit dans tous les plans de cours de l'Université, indépendamment des facultés.** Y ajouter les manières par lesquelles les professeur·e·s évalueront les travaux en français afin que les étudiant·e·s aient confiance qu'il·elle·s ne se feront pas attribuer une note aléatoire ou que leur travail ne sera pas piètrement traduit par Google traduction.

McGill se targue d'être accessible aux francophones. Il lui reste encore un peu de travail à faire pour se montrer à la hauteur de ses prétentions.

### RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107  
Montréal (Québec) H3A 1B5  
Téléphone : +1 514 398-6790

### Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com  
Philippe Bédard-Gagnon

### Actualités

actualites@delitfrancais.com  
Myriam Bourry-Shalabi  
Thomas Fridmann  
Félix A. Vincent

### Culture

artsculture@delitfrancais.com  
Sophie Ji  
Florence Lavoie

### Société

societe@delitfrancais.com  
Opinion - Aymeric L. Tardif  
Enquête - Louise Toutée

### Philosophie

philosophie@delitfrancais.com  
Marco-Antonio Hauwert Rueda

### Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com  
Gabrielle Genest

### Visuel

visuel@delitfrancais.com  
Alexandre Gontier  
Vacant

### Multimédias

multimedias@delitfrancais.com  
Olivier Turcotte  
Vacant

### Coordonnateur·rice·s de la correction

correction@delitfrancais.com  
Natacha Papieau  
Léonard Smith

### Webmestre

web@delitfrancais.com  
Mathieu Ménard

### Coordonnateur·rice·s réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com  
Anna Henry  
Vacant

### Contributeur·rice·s

Gali Bonin, Shianna Fears, Philippe Granger, Angelina Guo, Étienne Poirier, Julie-Anne Poulin, Marie Prince, Malo Salmon, Marissa Sutjan, Béatrice Vallières, Sascha Woolcott.

### Couverture

Alexandre Gontier

### BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B·26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

### Publicité et direction générale

Boris Shedov

### Représentante en ventes

Letty Matteo

### Photocomposition

Mathieu Ménard

### The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com  
Pandora Wotton

### Conseil d'administration de la SPD

Philippe Bédard-Gagnon, Kate Ellis, Mylene Cassandra Hangdaan, Marco-Antonio Hauwert Rueda, Asa Kohn, Thibault Passet, Abigail Poppel, Simon Tardif, Pandora Wotton

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

## Relâchement des mesures sanitaires

McGill emboîte le pas au gouvernement du Québec à l'approche d'une sixième vague de COVID-19.

BÉATRICE VALLIÈRES  
Contributrice

Dans un courriel envoyé le 25 mars dernier, l'administration de McGill a annoncé la fin de l'utilisation du passeport vaccinal sur le campus. Depuis le jeudi 28 mars, il n'est donc plus nécessaire de montrer une preuve de vaccination pour participer à des activités parascolaires ni pour accéder aux espaces de travail des bibliothèques, aux salles de sport ainsi qu'aux aires de restauration de l'Université. L'utilisation du passeport vaccinal sur le campus était en vigueur depuis septembre 2021. Cette mesure faisait partie d'un effort de l'administration pour inciter les membres de la communauté mcgilloise à se faire vacciner.

Aujourd'hui, selon les données du ministère de l'Éducation supérieure et de la Directrice régionale de la santé publique, 96,3% des étudiant·e·s de McGill et 92,3% de ses employé·e·s disposent d'un statut vaccinal adéquat contre la COVID-19.

L'abandon du passeport vaccinal s'inscrit dans une série d'assouplissements apportés au protocole sanitaire sur le campus. Dans un courriel envoyé le 10 mars dernier, l'administration mcgilloise avait déjà annoncé le retour graduel du personnel administratif à 60% sur le campus pour le 28 mars. Elle y annonçait également le relâchement des règles entourant le port du masque.

Depuis le 14 mars, les professeur·e·s de McGill ne sont donc plus obligé·e·s de le porter lorsqu'il·elle·s enseignent, tant qu'une distance de deux mètres avec les étudiant·e·s est respectée. Les membres du personnel, quant à eux·elles, peuvent retirer leur masque à condition d'être assis·es et de respecter les mesures de distanciation. L'obligation du port du masque en tout temps par les étudiant·e·s demeure en vigueur à ce jour.

« L'obligation du port du masque en tout temps par les étudiant·e·s demeure en vigueur à ce jour »

Apprendre à vivre avec le virus

McGill emboîte ainsi le pas au Gouvernement du Québec qui, depuis la fin du mois de janvier, a entamé le processus d'assouplissement des mesures sanitaires en vigueur dans la province. Malgré la hausse du nombre de cas de COVID-19 et d'hospitalisations dans les dernières semaines, le ministre de la Santé Christian Dubé et le directeur national de la santé publique par intérim Dr Luc Boileau ont affirmé dans une conférence de presse le jeudi 31 mars que le gouvernement s'en tiendrait au plan initial en ce qui a trait au

relâchement des mesures sanitaires. De plus, Christian Dubé a réitéré les intentions du gouvernement de ne pas mettre en place de nouvelles restrictions pour contrer la sixième vague de la pandémie. « Il n'y a aucune raison pour le moment de changer la stratégie qu'on a parce que les gens doivent apprendre à vivre avec le virus et continuer à se protéger », a-t-il souligné. Le Dr Boileau a cependant indiqué que la fin de l'obligation du port du masque, initialement prévue pour la mi-avril, pourrait être repoussée à une date ultérieure.

La sixième vague déferle sur le campus

En parallèle à la hausse du nombre de cas et d'hospitalisations dans la province, on observe sur le campus de McGill une augmentation marquée du nombre de cas de COVID-19 déclarés. Selon les données, 68 personnes auraient reçu un résultat de test positif à la COVID-19 et auraient été sur le campus pendant leur période de contagion dans la semaine du 6 au 12 mars, et on en dénombrait 143 la semaine suivante. Dans la semaine du 20 au 26 mars, ce sont 473 cas qui ont été déclarés, un nouveau sommet pour la communauté mcgilloise. En comparaison à la session d'automne 2021, le nombre de cas déclarés n'avait jamais dépassé la barre des 50, soit environ 10 fois moins qu'à l'heure actuelle. Malgré cette forte augmentation, l'Université maintient les assouplissements

« À une semaine du début de la période d'examens finaux qui doit se tenir en personne, on peut s'attendre à une situation similaire »

prévus à son protocole sanitaire. La session dernière, une enquête du *Délit* avait révélé que plusieurs étudiant·e·s se retrouvaient dans l'obligation de choisir entre adhérer aux consignes sanitaires de l'Université et différer leurs examens ou se présenter sur le campus malgré leurs symptômes et risquer de mettre à risque les autres étu-

diant·e·s. À une semaine du début de la période d'examens finaux qui doit se tenir en personne, on peut s'attendre à une situation similaire. Toutefois, le report d'un examen final peut potentiellement repousser la date de graduation, ce qui peut avoir des conséquences sur les opportunités d'emploi ou sur l'admission aux cycles supérieurs de certain·e·s étudiant·e·s. ☹

« On observe sur le campus de McGill une augmentation marquée du nombre de cas de COVID-19 déclarés »

ledélit  
Société des publications du  
**DAILY**  
Publications Society  
McGILL DAILY

La DPS remercie son lectorat et ses commanditaires pour leur soutien durant l'année 2021-22.

*Nous vous souhaitons un bon été, et avons hâte de vous revoir cet automne !*

**ledélit** revient le 31 août

**McGill Daily** revient le 31 août

## Le Délit recrute pour l'année 2022-2023!

Tous les postes du journal seront ouverts aux candidatures lors des élections à venir :

- Rédacteur·rice en chef
- Éditeur·rice·s Actualités (3)
- Éditeur·rice·s Culture (2)
- Éditeur·rice·s Société (Opinion et Enquête)
- Éditeur·rice Section tournante - Philosophie
- Coordonnateur·rice·s Visuel (2)
- Coordonnateur·rice de la production
- Coordonnateur·rice·s Multimédias (2)
- Coordonnateur·rice·s de la correction (2)
- Coordonnateur·rice·s Réseaux sociaux (2)

Si tu es intéressé·e par un de ces postes rémunérés, écris-nous à [rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com) pour en savoir plus sur les élections du 24 avril prochain!



# McGill, dernier bastion universitaire des investissements fossiles à Montréal

Après plusieurs jours d'occupation, des militants climatiques obtiennent gain de cause à l'Université de Montréal.

GALI BONIN  
Contributeur

Le samedi 2 avril dernier, l'Université de Montréal (UdeM) s'est engagée à désinvestir 100% de ses actifs dans les énergies fossiles d'ici le 31 décembre 2025, une promesse qu'un groupe d'étudiants a soutirée à l'administration à force de protestation et de grèves de la faim. L'UdeM rejoint ainsi l'UQAM et Concordia sur la voie du désinvestissement, en s'engageant dans « l'investissement responsable ». Par dessus tout, l'UdeM fait de McGill une exception : l'université anglophone est maintenant la seule université montréalaise à maintenir ses investissements dans le pétrole et les autres hydrocarbures.

Une lutte de longue haleine à l'UdeM

Ils étaient une trentaine d'étudiants affiliés à l'Écothèque, un regroupement militant pour la justice climatique, à occuper le pavillon Roger-Gaudry la semaine dernière. Une vingtaine de tentes parsemait le plancher, des tables garnies de nourriture, une bibliothèque de livres sur le militantisme... Les occupants s'étaient pleinement appropriés les lieux.

Le plus impressionnant dans ce hall d'honneur aux immenses pi-

« Rien ne change :  
l'Université  
continue de se  
taper dans le dos,  
de se mettre un  
verniss vert »

Vincent Vaslin, gréviste  
de la faim



PAUL BRETON

liers restait un petit tableau blanc au fond de la salle. On pouvait y lire le décompte des heures que les grévistes de la faim avaient passé sans manger. Le plus déterminé d'entre eux, Vincent Vaslin, jeûnait depuis minuit, dans la nuit du 27 au 28. Rencontré vendredi matin, il avançait à petits pas. « Les déplacements sont extrêmement durs », lâche-t-il sur un ton épuisé. « Je dormais en haut d'une série d'escaliers. Je sais que ça ne sera plus possible dans les prochains jours. »

L'étudiant en philosophie et en sciences politiques avait deux demandes pour mettre fin à sa grève. D'abord, un plan de désinvestissement du Fonds de dotation de l'Université, qui détient plus de 14 millions de dollars en actions dans les énergies fossiles. Ensuite, que le recteur prenne publiquement position contre l'investissement dans les hydrocarbures de la part du Régime de retraite de l'Université de Montréal (RRUM). Or, selon le professeur Adrian L. Burke, cette prise de position serait vue comme de l'ingérence par le comité qui dirige le RRUM. « Ce serait très mal vu et même, à la limite,



PAUL BRETON

illégal que l'administration dise au comité de retraite quoi faire », avance-t-il. Le Pr Burke siège à ce comité comme représentant du corps professoral. « Les décisions que [le comité, ndr] prend sont indépendantes et doivent être indépendantes de l'administration », explique-t-il. Malgré tout, le recteur s'est avancé sur la question. Dans sa réponse à l'Écothèque, il s'engage à « inviter le comité de retraite du RRUM, dans le respect de ses responsabilités fiduciaires, à considérer l'opportunité de rencontrer dans un avenir rapproché un petit groupe de représentants d'Écothèque pour discuter des politiques d'investissement responsable ». Lors du dernier bilan du RRUM, vers la fin de l'année 2020, le Fonds possédait plus de 78 millions de dollars en investissements dans les hydrocarbures, aussi appelés combustibles fossiles.

Après plus de 100 heures de jeûne, Vincent Vaslin a été transporté à l'hôpital alors qu'une infirmière de l'université se soit inquiétée de son état. Il a finalement recommencé à manger après que le recteur Daniel Jutras se soit fermement engagé à proposer un plan de désinvestis-

sement total des actions cotées en bourse de l'industrie des énergies fossiles d'ici le 1er juin.

McGill bon dernier dans la course au désinvestissement

McGill est donc, depuis samedi matin, la seule université montréalaise à n'avoir aucun objectif en matière de désinvestissement. Pour Lexi (nom fictif), membre du mouvement Désinvestissement McGill (*Divest McGill*), l'annonce de l'UdeM est une excellente nouvelle : « Je me suis juste mise à pleurer! C'était juste tellement beau ». Iel trouve inspirant de voir que la mobilisation peut porter fruit : « C'est magnifique de voir que la pression étudiante a fonctionné [pour une université] qui a un beaucoup plus gros montant que McGill ». Selon les données de Désinvestissement McGill, l'Université aurait plus de 60 millions de dollars investis dans les énergies fossiles.

McGill va-t-elle emboîter le pas à ses pairs? Lexi n'en est pas si convaincu-e : « Je dirais oui et non », commence-t-iel. « Non, parce que tant qu'il y a un Conseil

des gouverneurs, l'Université McGill ne sera pas gouvernée de façon démocratique. Et donc [même si l'Université désinvestit], ce ne sera pas une réelle victoire, mais seulement une concession par le Conseil de gouverneurs pour faire taire le feu révolutionnaire. »

« [Même si l'Université désinvestit], ce ne sera pas une réelle victoire, mais seulement une concession par le Conseil de gouverneurs pour faire taire le feu révolutionnaire »

D'un autre côté, l'activiste reconnaît que la victoire de l'Écothèque à l'Université de Montréal ne peut être que bénéfique pour le mouvement de désinvestissement : « Je pense qu'on est en train de voir que la mobilisation étudiante fonctionne. Qu'on peut avoir des réussites, qu'il faut juste continuer de pousser pour ça. La victoire de l'UdeM ça va mettre du feu et dire à McGill "Ok, ça suffit maintenant". »

Désinvestissement McGill a occupé le hall d'entrée du Pavillon des Arts au début du mois de mars. Le groupe se préparait à une longue occupation, mais deux personnes y avaient contracté la COVID-19, ce qui avait forcé les manifestants à plier bagage avant d'obtenir le désinvestissement de la part de McGill. ☹



PAUL BRETON

# TikTok : un outil de propagande?

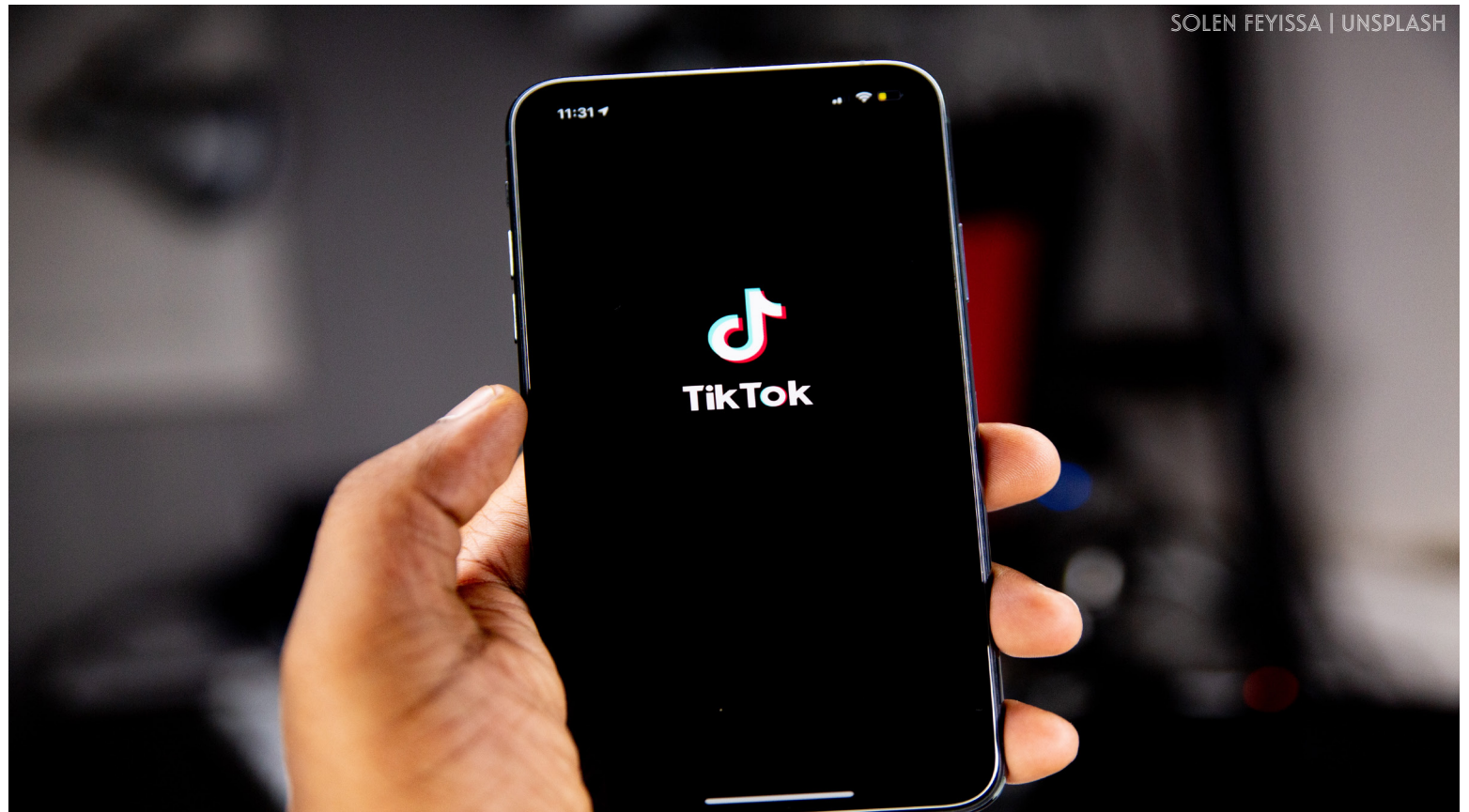
## Quel est le rôle de TikTok dans la guerre en Ukraine?

MARISSA SUTJIAN  
Contributrice

Depuis le 24 février, le début de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, la désinformation foisonne sur les réseaux sociaux avec la sortie de vidéos de propagande et de rumeurs et théories comme celle du fantôme de Kyiv.

Les fausses nouvelles – photos, vidéos et affirmations de toutes sortes – sur le réseau social TikTok sont proposées aux utilisateur·rice·s par le biais de l'algorithme de la page « *For you* », révèle une enquête de *NewsGuard* du mois dernier. *NewsGuard* est un site américain renommé, utilisé par de nombreux·ses journalistes afin de vérifier la crédibilité des articles et informations circulant sur le web. L'enquête révèle que la plateforme promeut à la fois du contenu pro-russe et pro-ukrainien. Le principal problème soulevé par *NewsGuard* serait que, sur TikTok, le contenu d'information de sources crédibles et vérifiées apparaîtrait aux côtés de contenus non vérifiés et mal identifiés sans aucune distinction faite entre les deux.

La propagation de désinformation sur les réseaux sociaux serait potentiellement instrumentalisée de part et d'autre du conflit, non pas seulement



SOLENE FEYISSA | UNSPLASH

le résultat de l'algorithme de TikTok spécifiquement. En effet, plusieurs fausses images et vidéos datant de 2014 et non de 2022 circulent sur TikTok. On y voit également des vidéos passer sans texte ou contexte, ce qui permet aux spectateur·trice·s de les interpréter de leurs propres manières. On y trouve également des théories qui

affirment la présence d'usines d'armes biologiques américaines en Ukraine. La théorie du « fantôme de Kyiv », soldat qui serait parvenu à abattre six jets russes au début de l'invasion, provenait en réalité du

**« Sur TikTok, le contenu d'information de sources crédibles et vérifiées apparaîtrait aux côtés de contenus non vérifiés et mal identifiés sans aucune distinction faite entre les deux »**

contenu d'un jeu vidéo « *Digital Combat Simulator (DCS) World* », qui aurait recréé une image d'invasion de l'Ukraine.

Le samedi 26 mars dernier, la première vice-ministre ukrainienne des Affaires étrangères, Emine Djararova, a évoqué que l'utilisation de la désinformation dans le cadre du conflit russo-ukrainien s'apparenterait au début d'une « troisième guerre mondiale ». Djararova, elle-même ancienne journaliste, a déclaré lors du Forum

de Doha au Qatar que « nous entrons dans une troisième guerre mondiale, pas un conflit conventionnel, mais une guerre informationnelle ».

Par ailleurs, le président de l'Ukraine Volodymyr Zelensky a mentionné dans un de ses discours que l'influence des utilisateur·rice·s de TikTok sur leurs audiences pouvaient potentiellement arrêter les conflits. Le 10 mars, la Maison Blanche a organisé une réunion regroupant plusieurs influenceur·euse·s pour leur demander d'adopter la ligne officielle des États-Unis. Plusieurs utilisateur·rice·s, sans s'en douter, partagent malgré eux·elles du contenu pouvant être truqué ou fausement présenté comme provenant du conflit russo-ukrainien. Il existe toutefois plusieurs outils de détection de désinformation, dont le site *NewsGuard*. Une de leurs expériences consistait à surfer sur le réseau TikTok pour 45 minutes. Vers la fin de celle-ci, le contenu de la page « *For you* » des analystes était presque exclusivement rempli de contenu invérifié et parfois carrément faux lié à la guerre en Ukraine, sans distinction entre la désinformation et les sources fiables, peut-on lire dans le rapport. Selon l'enquête de *NewsGuard*, l'algorithme de TikTok trompe les utilisateur·rice·s. En réponse à ces critiques et analyses, un porte-parole de la compagnie TikTok a déclaré : « Nous

continuons à répondre aux propos de la guerre en Ukraine avec des ressources de sûreté et de sécurité alors que nous nous efforçons de supprimer les informations nuisibles et d'assurer une expérience saine sur TikTok ». La compagnie affirme s'être associée avec des organisations indépendantes de vérification des faits (*factchecking*, ndlr).

TikTok, qui est originellement une application de danse, est devenu un enjeu politique aux implications graves. Pour y remédier, des organisations comme l'Observatoire TikTok de la Fondation Mozilla examinent le type de contenu qui est populaire ou non sur la plateforme par le biais de l'algorithme et des politiques de modération de l'application TikTok. Actuellement, cette initiative se concentre sur la rétrogradation du contenu politique dans les pays non anglophones. En particulier, l'Observatoire suit de près le succès des contenus susceptibles de déplaire au Parti communiste chinois (PCC), notamment lorsqu'ils sont publiés à l'étranger. Le chercheur Marc Faddoul explique dans une publication blogue que « Douyin, la version chinoise de TikTok, est déjà fortement modérée - c'est un fait connu ». Conséquemment, en raison des implications géopolitiques, il spécifie que « la question est de savoir si le PCC utilise son influence sur ByteDance [le propriétaire de TikTok, ndlr] pour censurer ou façonner le discours politique à l'étranger. »



MARKUS WINKLER | UNSPLASH

## Engagez-vous, qu'ils disaient

### Enquête sur l'engagement étudiant en temps de pandémie.

AYMERIC TARDIF

Éditeur Société – Opinion

LOUISE TOUTÉE

Éditrice Société – Enquête

Le 12 mars 2020, le premier ministre François Legault annonce en conférence de presse que toutes les écoles, cégeps et universités devront fermer pour une période de deux semaines à compter du lundi suivant. Le même soir, un courriel de MRO Communications annonce que les cours du lendemain, le vendredi 13 mars, seront aussi annulés. Mais ce ne sont pas que les cours qui sont touchés par ces annonces : d'autres activités sur le campus sont aussi suspendues, dont celles des clubs et groupes étudiants.

Basile Guichard, le président du *Player's Theater*, une des troupes de théâtre les plus actives sur le campus, se rappelle bien de ce moment. En mars 2020, la troupe était en train de se préparer pour le *McGill Drama Festival*, un événement annuel où sont présentées six pièces écrites et montées par des étudiant·e·s. L'annonce du gouvernement a cependant tombé la semaine précédant le festival. « Les pièces étaient toutes prêtes, explique Basile en entrevue au *Délit*. On était en répétition générale, avec le son, les lumières, les costumes. Il manquait juste des spectateurs en fait. » Cette annulation a pris par surprise une trentaine d'acteur·rice·s, six metteur·se·s en scène, et six régisseur·se·s. « C'était un peu dur. C'étaient plusieurs mois de travail qui ne servaient plus à rien. »

Pour la *McGill Rocket Team* (MRT), un groupe pour étudiant·e·s en génie dont l'objectif est de concevoir et lancer des fusées, la suspension des cours est aussi arrivée à un moment critique. « Quand c'est arrivé, on était à la fin de notre processus de fabrication, alors on était vraiment en train de finir de construire la fusée, raconte Alexandre Fahmy, capitaine de l'équipe Aérostructure du MRT. Elle était quasiment prête : on était en train de tout assembler, et puis tout à coup, tout a été annulé. » Habituellement, la MRT passe la session d'automne et d'hiver à concevoir et construire une fusée (dont les plans sont souvent commencés l'année précédente) pour la présenter dans une compétition annuelle se déroulant en juin au Nouveau-Mexique. Avec les restrictions sanitaires, la compétition a évidemment été annulée.

Les compétitions sportives ont aussi dû être reportées. Emma



Melis, présidente de l'équipe de Quidditch de McGill, se rappelle que le championnat national qui se déroule souvent en avril a été annulé. L'équipe de Quidditch, un sport de contact mixte mélangeant handball et dodgeball et inspiré de l'univers d'Harry Potter, regroupait un cinquantaine de membres actif·ve·s qui s'entraînaient trois fois par semaine sur le campus. « On a arrêté d'avoir des pratiques, et on a mis fin à toutes nos activités. Il restait tellement de choses à faire dans la session, mais tout a été annulé, raconte Emma au *Délit*. Je me souviens que tout le monde s'est simplement dispersé, et on s'est rassemblé sur Zoom pour notre réunion générale à la fin de l'année. »

En mars 2020, plusieurs ont le sentiment que le confinement est une affaire de semaines, sinon de mois. En ligne, les membres de clubs commencent à recruter leur équipe exécutive pour l'année suivante. « Les membres de l'exécutif recrutaient leur remplacement en disant "Pour l'année prochaine, vous pourrez être en personne et avoir vos spectacles

en personne, tout va bien" », se rappelle Basile Guichard. Mais petit à petit, la communauté étudiante réalise que la pandémie est là pour rester. Alexandre Fahmy se souvient du moment où McGill a annoncé que le semestre d'automne 2020 serait aussi en ligne. « Là, c'était vraiment une question de "comment est-ce qu'on empêche l'équipe de mourir?" »

#### 2020-2021, une année scolaire en ligne

L'année 2020-2021, avec des cours en ligne, des confinements, et des étudiant·e·s dispersé·e·s à travers la planète, a forcé les clubs à se réinventer. Pour nombre d'entre eux, l'essentiel de leurs activités n'étaient tout simplement pas réalisables en ligne. L'enjeu était alors de maintenir les membres intéressé·e·s et impliqué·e·s dans la communauté, alors que l'isolement et les longues périodes de Zoom menaçaient le moral de bien des étudiant·e·s. « On a fait beaucoup de soirées de jeux en ligne, parce que c'est surtout quand tu passes beaucoup de temps avec

l'équipe que tout le monde devient amis », explique Alexandre Fahmy. Même son de cloche pour le *Player's Theater*, qui a organisé des événements sur Zoom, des *trivias* et des « jeux avec des bières », raconte Basile Guichard : « c'est un petit peu pour nous distraire du confinement et de sortir un peu de son monde, même si c'était virtuel ». Emma Melis raconte que les événements sur Zoom de l'équipe de Quidditch ont réussi à recruter quelques étudiant·e·s intéressé·e·s de rejoindre la communauté, même s'il·elle·s devaient attendre l'année suivante pour essayer le sport.

Néanmoins, ce moment de pause forcée s'est aussi révélé utile pour certains clubs. Sans accès à leur atelier sur le campus et sans compétition au Nouveau-Mexique à la fin de l'année, la MRT a utilisé l'année en ligne pour faire de la recherche et revoir certaines façons de gérer l'équipe. « L'année dernière, les capitaines ont vraiment pris le temps de solidifier notre présence, par exemple sur les médias sociaux, raconte Alexandre Fahmy. On a aussi

changé notre style de recrutement. » En effet, leur méthode précédente – inviter les nouveaux·lles membres à venir visiter l'équipe et rejoindre par eux·lles-mêmes les projets qui les intéressent – ne fonctionnait pas en ligne et a laissé place à un système plus formel afin de mieux retenir les nouvelles recrues. Cela dit, Alexandre ne cache pas qu'il était difficile de garder les membres motivé·e·s en l'absence de projet concret sur lequel travailler.

Le *Player's Theater* a de son côté décidé de tenter le théâtre sur Zoom. Durant l'année en ligne, le club a monté trois pièces : deux se sont déroulées en temps réel sur Zoom et l'autre était une pièce uniquement audio. Le fait de jouer sur Zoom n'était évidemment par leur premier choix : Basile Guichard explique que le plan initial était de tenir des répétitions dans des parcs, en respectant la distanciation sociale, avant que McGill interdise aussi les événements à l'extérieur. Néanmoins, il considère que ces pièces virtuelles ont été un succès. « On a eu énormément de spectateurs, surtout parce que les parents ou les amis de l'autre bout du monde qui ne peuvent pas typiquement venir voir des pièces à Montréal pouvaient juste se mettre sur leur ordinateur et participer », explique-t-il. Après la pièce, plusieurs personnes restaient sur le Zoom pour pouvoir parler aux acteur·rice·s et les féliciter. « Pour moi, en tant que producteur, c'était vraiment un bon moment. On pouvait quitter l'appartement et rêver un peu. »

#### 2021-2022 : une année scolaire pleine d'incertitude

Le retour en présentiel à l'automne dernier a été chaleureusement accueilli par bien des clubs, leur permettant de refaire du recrutement en personne. Au *Player's Theater*, les gens se sont bousculés pour passer des auditions : une centaine de personnes ont postulé pour les 15 rôles disponibles. « On a eu énormément de personnes qui sont venues nous voir, témoigne Basile Guichard. Comme on ne pouvait pas faire de théâtre pendant un an, ils se sont dit "on va mettre le temps, on va mettre notre énergie" ».

Cependant, l'euphorie est pour plusieurs retombée en décembre, lors du nouveau confinement lié à la vague Omicron. Pour plusieurs clubs, c'est ce moment qui a été le plus dur sur le moral, plus que l'année précédente en ligne. Basile Guichard explique que les

« Quand on est déjà en retard, et que McGill nous dit que l'on a pas accès à notre atelier pendant un mois pour aucune bonne raison, là on se dit vraiment : "OK. Est ce qu'on va y arriver? Est-ce que ça en vaut la peine?" »

Alexandre Fahmy, co-capitaine Aérostructure de la MRT

acteur-riche-s avaient reçu leur rôle avant le confinement et s'attendaient à tout faire en personne : il y a donc eu une baisse de moral lorsque les répétitions ont dû avoir lieu en ligne en janvier. C'était aux membres de l'exécutif de motiver les troupes. Malgré tout, le résultat a été satisfaisant : « c'était compliqué, c'était stressant, mais ça a fonctionné », affirme Basile Guichard.

Pour la MRT, le retour en ligne en janvier ne pouvait pas plus mal tomber : c'est à ce moment que le gros de la fabrication commence. « Quand on ne sait pas ce qu'on doit faire et qu'on est déjà en retard, témoigne Alexandre Fahmy, et qu'ensuite McGill nous dit que l'on a pas accès à notre atelier pendant un mois pour aucune bonne raison, là on se dit vraiment : "OK. Est ce qu'on va y arriver? Est-ce que ça en vaut la peine?" » Heureusement, l'équipe a réussi à rattraper son retard et pourra terminer sa fusée à temps – si aucun autre imprévu ne survient.

Emma Melis explique que l'équipe de Quidditch a été chanceuse cette année car les activités de la saison étaient par hasard coordonnées avec l'absence de vague de COVID-19. Cependant, le recrutement de l'automne n'a pas suffi à ramener l'équipe à son niveau pré-pandémique. « Par le passé, nous avions trois pratiques par semaine et au moins 30 personnes se présentaient à chacune d'entre elles. Aujourd'hui, nous avons à peine environ 7 membres actifs dans l'équipe et nous devons parfois annuler des pratiques car le taux d'absence est trop important ».

Asiyah Siddique, présidente de l'Association des étudiant-e-s en droit (AÉD) explique quant à elle que le retour en personne a amené son lot de complications pour l'organisation des événements en raison des restrictions sanitaires. Chaque événement nécessite beaucoup plus de travail, car le conseil exécutif doit s'assurer que toutes les mesures sont respectées. Pour Asiyah, c'est l'une des raisons pour lesquelles beaucoup d'étudiant-e-s hésitent à se présenter pour des postes. « On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve. Il risque d'y avoir plusieurs autres variants. Ça fait en sorte qu'il y a beaucoup plus de travail et beaucoup d'incertitudes ; ça rend le travail beaucoup plus difficile. Le moral des gens a diminué. » L'AÉD n'a pas tenu d'élections cette année en vue de l'an prochain, car aucun poste n'était contesté. Quatre postes sur 10 doivent encore être pourvus pour l'année prochaine.

#### Mémoire institutionnelle

À cause du renouvellement constant de leurs membres, les clubs universitaires comptent continuellement sur les membres en poste pour former les équipes exécutives suivantes et transmettre le savoir-faire. La réduction, voire la suspension, des activités de certains clubs et associations étudiantes durant la pandémie a pour plusieurs mis en péril la transmission de cette mémoire institution-

nelle, fondamentale pour assurer le bon fonctionnement des organisations étudiantes.

L'*African Studies Student's Association* (ASSA) a pour mission de représenter tous les étudiant-e-s en études africaines et de favoriser la vie académique autour des réalités africaines sur le campus. Lorsque Leila Ahouman a commencé à assumer les fonctions de co-présidente de l'association en octobre dernier, elle s'est heurtée à plusieurs obstacles, faute d'un bon encadrement. Par exemple, lorsqu'elle a tenté d'ouvrir la boîte courriel de l'association, un code de sécurité a été envoyé à un numéro de téléphone dont le propriétaire lui était inconnu. Une fois ce problème réglé, elle est tombée sur des courriels datant de six semaines qui indiquaient qu'il ne restait qu'une semaine pour soumettre le budget de l'association à l'Association étudiante de la Faculté des Arts de l'Université McGill (AUS). En plus de négocier avec l'AUS pour obtenir un accommodement, elle a dû rapidement se familiariser avec les modalités de soumission d'un budget. Heureusement, l'ancienne V.-P. Événements, qui avait gradué, s'est rendue disponible pour répondre à ses questions. « Tous les membres de l'ancien conseil exécutif étaient diligents et motivés, mais la pandémie a compliqué leur travail », affirme-t-elle.

Pour les clubs nécessitant des connaissances précises, le problème de la mémoire institutionnelle est critique. « Ça a été difficile cette année, parce que l'année dernière, beaucoup de nos membres seniors ont gradués, raconte Alexandre Fahmy. Il y a beaucoup d'expertise qui est partie parce que ces personnes n'ont pas pu transmettre leur savoir-faire pendant l'année en ligne. » Par conséquent, beaucoup d'avancées cette année doivent se faire sur une base d'essai-erreur, et tout prend plus de temps. Pour

le recrutement de la relève de son conseil exécutif l'an passé. Leila Ahouman, à qui on a demandé de prendre les rênes de l'association en septembre passé, a dû composer avec une équipe réduite depuis le début de l'année. À l'aide de sa collègue Félicia Kunkwa Cá, coprésidente de l'association, elle a dû passer les premières semaines de la session d'automne 2021 à essayer de combler les

#### Équipes réduites, surcharge de travail

L'exode des membres des clubs durant la pandémie a mis beaucoup de poids sur les épaules de ceux-elles qui sont resté-e-s ou qui sont arrivé-e-s dans ces organisations durant les deux dernières années. En effet, les postes vacants ainsi que la perte de la mémoire institutionnelle, juxtaposés aux difficultés liées aux restrictions sanitaires, ont décuplé le travail des gestionnaires. L'an passé, seuls 50% des postes du conseil exécutif de l'équipe de Quidditch de McGill étaient occupés. « Je n'ai en quelque sorte pas choisi d'être présidente. J'ai été forcée de jouer ce rôle sinon nous n'aurions pas pu exister en tant que club de l'AÉUM », raconte Emma Melis. Grâce aux efforts de recrutement, le conseil exécutif de l'équipe est maintenant presque complet, mais pour elle, il sera primordial de conti-

le recrutement de la relève de son conseil exécutif l'an passé. Leila Ahouman, à qui on a demandé de prendre les rênes de l'association en septembre passé, a dû composer avec une équipe réduite depuis le début de l'année. À l'aide de sa collègue Félicia Kunkwa Cá, coprésidente de l'association, elle a dû passer les premières semaines de la session d'automne 2021 à essayer de combler les



SHIANNA FEARS

postes vacants, réduisant ainsi le temps qu'elle avait pour organiser plusieurs événements.

#### Séquelles et héritage

Avant une année qui s'annonce entièrement en personne, le monde universitaire semble de plus en plus près de pouvoir mettre les restrictions sanitaires derrière lui. Néanmoins, l'année 2020-2021 en ligne et l'année 2021-2022 partiellement en ligne auront laissé des traces qui, pour plusieurs, demeureront présentes pendant des années ou encore auront changé la façon dont fonctionnent les clubs.

Pour le *Player's Theater*, par exemple, la pandémie aura encouragé les membres à mettre l'accent sur des productions à plus court terme. Auparavant, une pièce pouvait être choisie en avril, les auditions se tenaient en novembre et le spectacle en mars. Dorénavant, on favorise des spectacles se faisant de A à Z entre septembre et fin novembre. « Avec la COVID-19, on a appris que le monde change tout le temps et que c'est mieux d'avoir des événements courts, où les gens sont intéressés, ici et maintenant, explique Basile Guichard. Le théâtre, c'est quelque chose de vivant, alors il faut être avec les gens. »

Pour l'équipe de Quidditch, le défi sera de reconstruire un noyau solide de joueur-se-s issu-e-s de McGill et une réputation sur le campus. « Avant, c'était facile de réfuter ceux qui disaient que c'était que pour les nerds. Tout le monde connaissait quelqu'un dans l'équipe, donc ils savaient que c'était un groupe de personnes dynamiques, très portées sur la fête, affirme Emma Melis. Le Quidditch est un sport mixte intense : ce n'est pas que pour les fans d'Harry Potter. »

Du côté de la MRT, le bilan est mitigé. Pour Alexandre, l'année en ligne leur aura permis de travailler sur la partie ressources humaines de l'équipe, qui est souvent négligée. Cependant, la COVID-19 a aussi causé une perte d'expertise qui prendra plusieurs années à récupérer, ainsi que des retards sur leur plan à long terme. Le modèle de fusée conçu cette année, par exemple,

qui comportait pour la première fois une motrice fait par les étudiant-e-s, devait initialement être lancé l'année dernière. « L'année prochaine, et l'année d'après, il y aura des trous qu'il faudra remplir. Ma co-dirigeante de l'aérostructure et moi avons beaucoup appris par nous-même en essayant des choses, en parlant aux anciens membres. »

#### L'engagement étudiant, essentiel au campus

L'engagement étudiant peut donner lieu aux expériences les plus significatives d'un parcours universitaire. Alexandre Fahmy a décidé de faire son baccalauréat en génie en cinq ans plutôt que quatre afin de s'impliquer dans la vie étudiante. « J'aime beaucoup le génie et j'aime mes cours, mais la Rocket Team, puis les clubs en général, c'est ce qui en vaut vraiment la peine. Même si c'est difficile et que c'est beaucoup de travail, tu gagnes beaucoup au final », affirme-t-il. De son côté, Leila Ahouman croit qu'après deux ans de pandémie, où il était facile de tomber dans l'isolement, il est important de reconnecter avec les gens et avec nos intérêts sur le campus. « Avec la pandémie, il est facile d'oublier à quel point il y a de la valeur à s'engager dans des associations étudiantes », dit-elle. Cet engagement n'a pas à se traduire par une implication au niveau d'un conseil exécutif, mais peut également se faire simplement en participant aux événements organisés par les diverses associations mcgilloises. Il faut faire un effort et reprendre l'habitude de participer aux activités sur le campus. « Ce sont des choses essentielles à la vie étudiante. Sans ça, on va à nos cours, on rentre chez nous, on fait nos devoirs, on paie nos frais de scolarité et c'est fini. Ce n'est pas juste ça, aller à l'université », ajoute-t-elle. ☺

## « Avec la pandémie, il est facile d'oublier à quel point il y a de la valeur à s'engager dans des associations étudiantes »

Leila Ahouman, co président de l'ASSA

remédier à ce problème, Alexandre s'est mis à travailler sur un guide qui pourrait être légué aux étudiant-e-s qui suivront, pour donner une idée d'une façon dont les choses peuvent être faites. Le club essaie toujours d'améliorer et de modifier ses *design* avec le temps, mais il faut pour cela maîtriser les bases. « C'est vraiment difficile de faire ça de manière à continuer de s'améliorer, mais pas trop rapidement non plus pour ne pas perdre le fil. »

Pour l'équipe de Quidditch, le problème est de pouvoir continuer à entraîner une bonne équipe. Comme bien des sports, le Quidditch est un jeu complexe avec plusieurs posi-

nuer à recruter des membres. « Il fut un temps où le Quidditch était le plus petit dénominateur commun sur le campus, car tout le monde connaissait quelqu'un dans l'équipe : ça regroupe les gens qui veulent jouer à un sport mixte sans être dans une équipe universitaire, et nos entraînements sur le lower field avaient beaucoup de visibilité », explique Emma. Le recrutement était donc assuré par le bouche à oreille, ce que la pandémie a particulièrement compliqué.

En raison du passage en ligne de la vie universitaire, il a également été difficile pour l'ASSA d'assurer

# Derrière la claquette

## Masculinité et féminisme, à l'opposé?

JULIE-ANNE POULIN  
Contrauctrice

**27** mars 2022 : « *Love will make you do crazy things* »

- Will Smith, en essuyant ses larmes, tenant dans sa main l'Oscar du meilleur acteur qu'il venait de gagner, avant de se faire emporter dans une tempête médiatique le lendemain de la 94<sup>e</sup> cérémonie des Oscars.

Mais revenons en arrière. Quelques instants auparavant, l'animateur Chris Rock avait fait une blague sur Jada Pinkett Smith et son alopecie, une maladie dégénérative accélérant la perte des poils et cheveux. Chris Rock rigole, fier de son coup, Jada réagit en levant les yeux au ciel tandis que son mari Will Smith se lève de son siège, monte d'un pas déterminé sur la scène, donne une claquette sur le visage de Chris Rock devant une audience complètement sous le choc et va se rasseoir en lui criant « *Garde le nom de ma femme hors de ta putain de bouche* ». Chris Rock rit nerveusement, un peu sonné, mais garde son sang froid en répondant : « *Je le ferai, d'accord?* » Sous l'ambiance glam de la soirée, la cérémonie continue et plus tard, Will Smith gagne l'Oscar du meilleur acteur pour le film *King Richard* sous le tonnerre d'applaudissements de la foule. Il en profite pour revenir sur l'altercation avec Chris Rock, avec la phrase « *L'amour nous fait faire des choses folles* ».

Bien que cet événement ait amené des gens à le féliciter pour avoir pris la défense de sa femme à la suite d'un commentaire gratuit et dégradant, celui-ci a aussi amené certaines personnes à pointer cet événement comme une démonstration parfaite de la masculinité toxique. Était-ce un geste patriarcal ou protecteur? Un peu plus de 100 ans après la tenue de la première journée nationale du

« Plus de 4 femmes sur 10 ont subi une forme ou une autre de violence entre partenaires intimes au cours de leur vie »

droit des femmes aux États-Unis à l'initiative du Parti socialiste américain et plus de 40 ans après l'officialisation de cette journée par l'ONU, il semblerait que la question de la masculinité toxique soit encore un enjeu loin d'être résolu.

Pour se pencher sur ce sujet, prenons comme triste exemple, un phénomène mondial prenant de l'ampleur depuis la pandémie : les féminicides.

26 avril 2021 : Diffusion sur Statistiques Canada d'une étude faite en 2018 sur la violence entre partenaires intimes au Canada. En caractères gras, on peut y lire la phrase suivante : « Plus de 4 femmes sur 10 ont subi une forme ou une autre de violence entre partenaires intimes au cours de leur vie. »

22 décembre 2021 : Publication d'un article dans le journal l'Actualité intitulé « Le Québec endeuilé par la vague de féminicides en 2021 ». On y précise qu'en 2020, « l'Observatoire canadien du féminicide pour la justice et la responsabilisation rapportait 21 femmes et filles tuées par une personne de sexe masculin au Québec ».

23 février 2022 : Publication d'un article dans Le Journal de Québec « Violence conjugale : les maisons d'hébergement n'ont plus de places ». On y ajoute « Il est de plus en plus difficile pour les femmes victimes de violence conjugale de se trouver une place dans les ressources, la plupart des maisons étant déjà à pleine capacité au moment où les demandes d'hébergement augmentent ».

31 mars 2022, Lebel-sur-Quévillon : Madeleine Désormeaux, 68 ans, est tuée par son conjoint avant que celui-ci ne se donne la mort.

1er avril 2022, Sainte-Agathe-des-Monts : Louise Avon, 64 ans, tuée par son conjoint. Il s'agit du quatrième féminicide officiel au Québec en 2022.

Grossièrement, notre solution actuelle en tant que société pour contrer le problème de la croissance du nombre de victimes de violence conjugale est de sortir des femmes vulnérables et innocentes de leur milieu de vie pour les amener dans un environnement complètement impersonnel où

celles-ci se retrouvent détachées de certains éléments de leur vie pouvant être sources de réconfort.

Si on peut souligner les initiatives mises en place pour aider les victimes en situation de violence conjugale, dont la majorité sont des femmes, il n'en demeure pas moins que l'on peut questionner le manque de ressources disponibles pour les hommes. À la base, pourquoi ne se questionne-t-on jamais sur l'origine de la violence des

hommes et pourquoi ne faisons-nous que constater les dégâts? Il est évident que la société patriarcale dans laquelle nous vivons a une influence sur la manière avec laquelle on aborde ce sujet – manière qui se base certainement sur la prémisse courante suivante : pour contrôler le comportement des hommes, on doit changer celui des femmes.

En quoi cette solution actuelle va-t-elle aider à contrer le problème à sa source, si le problème n'est pas les victimes? Ça ne fonctionne pas. Bien que les hommes milléniaux (1980-fin des années 90) et ceux de la génération Z (fin des années 1990-2010) semblent avoir des idéaux beaucoup plus progressistes relativement à la masculinité que leurs aînés, il semblerait que les hommes des plus jeunes générations se retrouvent pris, malgré eux, dans la spirale toxique des attentes et de la pression liées à la conception de la masculinité imposée par la société, et ce, malgré leurs idéaux progressistes. Qu'est-ce qui explique cela?

« Pourquoi ne se questionne-t-on jamais sur l'origine de la violence des hommes et pourquoi ne faisons-nous que constater les dégâts ? »

La racine du problème se trouve entre autres dans le modèle exemplaire de l'homme présenté dans la société. Encore aujourd'hui, le modèle prédominant est celui de l'homme pourvoyeur, l'homme qui doit gagner de l'argent pour subvenir aux besoins économiques de sa famille. Idéalement, cet homme est « viril » et n'hésitera pas à être violent pour régler ses conflits. Le problème est qu'on ne nous présente aucun autre modèle comme étant exemplaire. Dans une situation où une femme qui n'a pas besoin d'un partenaire et qui subvient de façon prédominante aux besoins économiques de la famille préférerait un homme émotionnellement engagé, beaucoup d'hommes se retrouveraient au dépourvu, sans repères, ne sachant pas où trouver leur place dans leur rôle de partenaire ou de père. « Si ma partenaire ne veut pas que j'exerce ces fonctions, quel est mon rôle? » Ainsi, on doit enseigner aux hommes, dès leur plus jeune âge, comment parler sainement de leurs émotions ou comment vivre avec des émotions difficiles. Actuellement, les hommes manquent de repères s'ils ne correspondent pas au modèle jugé comme exemplaire par la société, d'où l'importance de les ai-



der à développer une intelligence émotionnelle pour qu'ils puissent trouver leur place. Par ailleurs, les hommes ayant des difficultés à développer des liens sociaux et affectifs solides sont vulnérables à l'isolement, développent des difficultés à exprimer leurs émotions et sont plus susceptibles de devenir violents. En fait, pourquoi dans

nos institutions d'enseignement n'existe-il pas de cours sur les relations, le consentement, les moyens de communication, ou même la gestion des émotions? On peut clairement entrevoir les effets positifs que de tels cours auraient sur les jeunes hommes, leur donnant, de manière décomplexée, des outils et des repères qui pourront les aider à gérer de multiples situations de la vie courante. À cet effet, il existe des exemples actuels forts intéressants.

7 mars 2015, la veille de l'annuelle Journée internationale des droits des femmes : La Presse publie un article intitulé « Le paradis de l'égalité homme-femme ».

Où se trouve donc ce paradis? Selon le Forum économique mondial, il se situerait en Islande. Avec un impressionnant pourcentage de ses femmes sur le marché du travail, soit 82%, l'Islande se positionne dans le haut du classement des pays les plus féministes au monde. Avec ses organismes paritaires, ses congés de paternité de trois mois – soit presque trois fois plus long que le congé de paternité de base au Québec – et ses initiatives pour améliorer le programme éducatif en

implantant des cours sur l'égalité hommes-femmes dès l'école primaire, l'Islande est définitivement un modèle en termes de parité homme-femme. Les femmes y sont plus heureuses et épanouies, mais les hommes sont-ils misérables dans cet environnement féministe? Pas du tout, au contraire, il y a moins de divorces, les hommes y sont plus heureux et ont une plus longue espérance de vie. Là-bas, le modèle d'enseignement mise sur l'égalité entre les hommes et les femmes en implantant des systèmes éducatifs particuliers. En gros, on met de l'avant le fait que les hommes font partie de la solution dans la réflexion sur l'égalité des sexes. Alors que le Canada se positionne au 19<sup>e</sup> rang au classement de l'indice de la parité homme-femme, les modèles européens nordiques montrent que des initiatives mises en place pour la parité donnent des résultats convainquants sur le bonheur et l'épanouissement de ses habitant-e-s.

Si l'incident « Will Smith » a été polarisant, il aura néanmoins été une opportunité de soulever un débat de société fort intéressant et servira peut-être de base permettant aux hommes de s'émanciper de l'idée reçue selon laquelle on ne peut régler ses comptes que par la violence. Il valorise également le fait pour eux d'être attentifs aux besoins des autres, mais aussi des leurs. Si on veut poursuivre sur une lignée positive dans la lutte pour l'égalité homme-femme, il faut avoir la même curiosité pour comprendre le comportement des hommes que celui des femmes, et ce, dans une optique basée sur l'échange et la discussion. Il serait temps de changer les paradigmes en ouvrant un dialogue se basant sur une prémisse de masculinité positive et non toxique, avant de recevoir une autre claquette en plein visage. ☹

## Machiavel, un homme machiavélique?

Brève introduction à la philosophie politique du penseur florentin.

ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT



PHILIPPE GRANGER  
Contributeur

**V**ous ne connaissez peut-être pas Machiavel, mais vous connaissiez certainement le terme « machiavélique ». On le sait bien, une personne « machiavélique » est non seulement méchante, mais carrément sans merci, sans vergogne et sans cœur. Mais qui est l'homme derrière ce qualificatif?

Niccolò di Bernardo dei Machiavelli, dit Nicolas Machiavel, est un incontournable de la philosophie politique. Vivant dans la Florence de la fin du 15<sup>e</sup> siècle, Machiavel portera, à l'instar de plusieurs intellectuels de son époque, plusieurs chapeaux : on le trouvera ainsi comme politologue, comme artiste, mais aussi comme fonctionnaire au sein de la République florentine. C'est par l'inspiration et les constats tirés de ces expériences que Machiavel rédigea, en 1513, son plus célèbre ouvrage : *Le Prince*. Ce traité politique, publié posthument en 1532, se veut un manuel pour quiconque voulant devenir « prince » (c'est-à-dire un chef d'État, un souverain) et le rester.

Si Machiavel est un pilier de la science politique, c'est parce qu'il est considéré comme étant derrière une des théories politiques les plus importantes dans le domaine des relations internationales : le réalisme. Ce courant, encore bien ancré dans notre monde, se résume par le constat selon lequel le système international est anarchique, et par le postulat que les États sont égoïstes, ne cher-

« La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur de l'homme »

Nicholas Machiavel

chant qu'à assurer leur sécurité, leur survie et leur puissance.

La guerre, la guerre... une bonne raison pour se faire mal?

L'adage dit « un mal pour un bien ». Pour Nicolas Machiavel, le bien ou le mal importent peu : après tout, « la fin justifie les moyens », écrit-il. Nonobstant les actions et subterfuges effectués pour atteindre un objectif, ce sont les résultats qui importent le plus. Dans ce contexte, il est entendu que le principal résultat recherché par un souverain est de rester au pouvoir. Ce genre de raisonnement peut conséquemment expliquer les actions effectuées pour arriver à sa fin, telles que la violence : « une guerre est juste quand elle est nécessaire », lance ainsi le politologue.

Cette froideur et cette intransigeance expliquent la fameuse épithète lui étant associée, et auront mené à d'autres citations – moins connues – du penseur florentin, telles que : « Jamais les hommes ne font le bien que par nécessité », « La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière dans le cœur de l'homme » et « On s'attire la haine en faisant le bien comme en faisant le mal ».

Or, prenez garde! Si le désir vous vient un jour de qualifier quelque chose de « machiavélique », sachez que, bien que le terme soit évidemment associé étymologiquement au penseur de la Renaissance, il ne peut pas être utilisé pour qualifier sa pensée. On qualifiera plutôt cette dernière de « machiavélique ».

« Nonobstant les actions et subterfuges effectués pour atteindre un objectif, ce sont les résultats qui importent le plus »

Dans ce cas, pouvons-nous quand même dire que Machiavel était... machiavélique? Pas vraiment. Plus pragmatique qu'indubitablement insensible et méchant, Machiavel prescrit parfois la violence, mais toujours dans un cadre théorique, et non pas par gaité de cœur ou par passion pour la souffrance. Ce fameux cas de différenciation entre l'homme et son œuvre transparait notamment lorsqu'on tient compte du fait que le deuxième ouvrage le plus populaire du penseur, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, détonne significativement du *Prince*. Ceci mènera même à une hypothèse selon laquelle *Le Prince* ne serait pas un manuel de science politique, mais plutôt une satire.

Le Prince, moins fantaisiste que celui de Saint-Exupéry

*Le Prince* est une lecture facile et très accessible, et ce, même de nos jours. L'ouvrage est divisé en chapitres aux titres assez explicites, permettant de bien suivre la structure logique du penseur. On y trouve ainsi des chapitres tels que « De la cruauté et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint » ou « Comment doit se conduire un prince pour acquérir de la réputation ».

Certes, Machiavel utilise parfois des termes comme « Prince » ou « principauté », et certains contextes peuvent parfois sembler anachroniques, mais l'ensemble de l'œuvre reste assurément compréhensible et reflète sans aucun doute une réalité encore bien présente dans le monde de la politique. La dynamique égocentrique des États est encore bien ancrée dans le système international, qui fait plus preuve de désir de survie que de solidarité, ce qui semble être directement hérité de la pensée de Machiavel.

« Jamais les hommes ne font le bien que par nécessité »

Nicholas Machiavel

La dynamique décrite par Nicolas Machiavel transpire dans d'innombrables œuvres des derniers siècles, autant dans des essais que dans la fiction, aussi bien dans la

littérature que dans le cinéma et la télévision. Les œuvres *Royal* (de Jean-Philippe Baril-Guéard), la série *Succession*, le film *Dr. Strangelove or : How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb* (de Stanley Kubrick) ainsi que la filmographie d'Adam McKay et de Denys Arcand ne représentent ainsi qu'une infime partie de l'univers d'œuvres héritées de la pensée de Machiavel.

Il va sans dire que la pensée de Machiavel ne se retrouve pas uniquement dans l'art. Des parallèles entre Pierre Elliott Trudeau et la pensée machiavélique sont effectués depuis de nombreuses décennies : ces parallèles sont notamment au cœur du documentaire *Le confort et l'indifférence* de Denys Arcand. Ainsi, de son attitude paradoxalement incisive mais fringante, notamment lors des événements de la crise d'Octobre, certains ont diagnostiqué auprès du premier ministre une obstination et un contrôle machiavéliens. À cet effet, il n'est pas surprenant de constater que Pierre Elliott Trudeau lise de la philosophie politique depuis sa plus tendre adolescence, et que « le Prince » figure parmi ses surnoms.

Toutefois, nul besoin d'aller chercher aussi loin dans le passé pour trouver des disciples de Machiavel. Le président Vladimir Poutine prouve depuis des années qu'il est prêt aux pires atrocités afin de pouvoir atteindre ses objectifs. Ainsi, si Poutine est probablement machiavélien, il est assurément... machiavélique. ☹

# Mythologie : les dystopies

Demain n'est pas si loin.

MARCO-ANTONIO HAUWERT RUEDA | LE DÉLIT



Près de 70 ans après sa sortie, l'une des œuvres phares du Britannique George Orwell, *1984*, se hisse parmi les ouvrages les plus vendus du moment. Cette soudaine ascension peut s'expliquer en partie par l'utilisation d'un terme par une des conseillères du Président des États-Unis de l'époque, Kellyann Conway. Lors d'une rencontre avec la presse, elle justifiait un mensonge émis par un de ses collègues en prétendant qu'elle détenait des « *faits alternatifs* ». Or, ce terme représente un oxymore : le *fait*, par définition, désigne ce qui est réellement arrivé ; un fait ne peut donc être alternatif que s'il n'est pas réellement arrivé.

L'expression employée par Conway rappelle la *novlangue* (*newspeak*, dans le *1984* original d'Orwell) dans laquelle des expressions antithétiques comme « *la guerre, c'est la paix* » ou « *la liberté, c'est l'esclavage* » ne sont dissonantes aux oreilles de personne. C'est la reconnaissance de cette dissonance qui

aura nourri la résurgence de l'œuvre de George Orwell en 2017. Plus particulièrement, c'est la réalisation de la convergence entre la dystopie de *1984* et la réalité qui aura suscité le désir collectif de redécouvrir le monde de Big Brother.

La *novlangue* n'est pas le seul élément de *1984* que nous pouvons raccorder dans un contexte actuel : pensons à la surveillance massive opérée par certaines agences pour observer et juger chacun d'entre nous, que ce soit la NSA (*National Security Agency*) aux États-Unis ou le Parti communiste chinois. À vrai dire, il est possible de déceler des parcelles de réalité qui ressemblent étrangement à celles que nous trouvons dans les récits dystopiques de toutes sortes.

Ce qui distingue le plus souvent notre monde contemporain des représentations fictives de la dystopie est le fait que ces dernières se situent dans des mondes imaginaires plus technologiquement

développés que le nôtre ou que les organisations sociétales de ces mondes sont très éloignées des nôtres. Ces différences créent une distance entre l'univers comme nous le vivons dans notre réalité et celui représenté sur un écran ou dans les pages d'un livre : quoique similaire, ce monde n'est pas le nôtre.

Changeons d'angle un moment et pensons aux autochtones des îles Andaman, une tribu qui n'a aucun contact avec le reste de l'humanité depuis des milliers d'années. Ces personnes ignorent tout de l'existence de l'écureuil jusqu'au téléphone intelligent. Imaginons maintenant que nous montrons à ces personnes deux extraits de film : le premier d'un film qui se veut réaliste (on peut penser à *James Bond*) et le deuxième d'un film qui se veut dystopique (on peut penser à *Black Mirror*). Sauraient-elles différencier ce qui se veut réel de ce qui se veut dystopique? Confrontées à deux mondes qui leur sont inconnus, elles rationaliseraient probablement

« La délimitation entre ce qui est réel (c'est-à-dire ce que nous croyons possible) et ce qui ne l'est pas repose sur l'expérience ou la connaissance du monde dans lequel nous vivons »

les univers de ces deux films comme étant tous deux issus du rêve.

Alors que les Andamanais estimerait les deux univers comme imaginaires, nous nous arrêterions à celui qui nous est dystopique. C'est encore cette distance, soit la connaissance des limites de la technologie actuelle ou de l'organisation sociétale, qui nous invite à faire une distinction entre le film soi-disant « réaliste » et « dystopique ». Alors que les Andamanais pourraient expliquer les technologies des deux films par de la magie, nous savons que certains éléments du film « réaliste » (une voiture, par exemple) existent dans la réalité tandis que ce qui est affiché dans le film dystopique relève d'effets spéciaux ou numériques. Dans les deux cas, la délimitation entre ce qui est réel (c'est-à-dire ce que nous croyons possible) et ce qui ne l'est pas repose sur l'expérience ou la connaissance du monde dans lequel nous vivons.

Or, tout comme l'ignorance de la technologie de la part de certaines communautés autochtones n'empêche pas ce que nous savons comme réalité d'exister, nos expériences restreintes ne devraient pas nécessairement nous empêcher d'imaginer une soi-disant « dystopie » comme vraie. En gardant ceci en tête, il est désormais possible de porter un regard nouveau sur ces dystopies que nous voyions comme éloignées par une technologie inexistante ou une organisation sociétale singulière.

La dystopie est souvent perçue comme étant une représentation des réalités potentielles vers lesquelles l'humanité pourrait se diriger. Elles se veulent révélatrices de tendances qui nous entraînent sur une certaine voie, et dont une des escales est cette dystopie. La question se pose donc : cette escale, l'avons-nous déjà atteinte? ☹

MALO SALMON  
Contributeur

## Lise et sa mer

Texte gagnant du Concours d'écriture de la Francofête.

SASCHA WOOLCOTT  
Conditrice

Le soleil illumine le ciel bleu et clair et les rayons dorés se reflètent sur l'eau scintillante comme une robe de bal pailletée. De son perchoir en haut de la cage à poules, la petite Lise observe sa sœur aînée et ses cousins qui jouent dans l'océan accueillant. À cette distance, elle voit seulement leurs maillots de bain – de petits points multicolores contre l'arrière-plan azur – mais leurs éclats de rire sont transportés vers elle par la brise chaleureuse. Elle veut se joindre à la fête.

Lise descend de la structure de jeu en sautant la dernière distance au sol – ses jambes sont trop courtes pour l'atteindre elles-mêmes. Le sable doux et blanc réchauffe ses pieds lorsqu'elle court vers le bord de la mer. Elle lève les yeux. Les enfants riants sont séparés d'elle par une barrière d'eau qu'elle ne sait pas surmonter. Encore plus loin dans l'océan immense et inconnu, elle voit un

seul point rouge qui flotte dans le bercement de l'eau. De haut en bas, haut en bas. Lise reconnaît que c'est le maillot rouge cerise de sa mère. La forme flottante semble si paisible, si à l'aise, si lointaine.

Lise hésite là, isolée sur la plage, déchirée entre le désir de se joindre à sa famille et la peur de cette mystérieuse étendue d'eau. Finalement, elle avance un pied lentement. Tout à coup, une grande vague agressive se fracasse contre le bord de la mer. L'eau froide attaque son pied et elle le retire précipitamment. L'océan s'ouvre devant elle dans toute sa gloire et sa grandeur et semble prêt à l'engloutir. Lise bat en retraite et elle se retrouve seule ; solitaire, mais apaisée par la sécurité promise par la terre ferme.

Elle contemple avec envie les figures si contentes dans la mer. Mais elle est tellement petite et la mer est tellement grande. Elle décide d'attendre l'année prochaine pour tenter une autre entrée.

Quand l'été revient de nouveau, le soleil agréable éclaire encore le ciel,

le sable ondulant est prêt à accueillir les pieds des visiteurs et l'océan les taquinant invite tous ceux qui sont assez courageux pour affronter ses mystères. Pourtant, il n'y a personne là. Durant l'hiver, loin du soleil fortifiant, la mère de Lise a été atteinte du cancer. Elle est décédée quelques mois plus tard. Durant ces mois où Lise sentait sa mère s'éloigner d'elle, elle imaginait sans cesse le maillot rouge qui flottait de plus en plus loin jusqu'à ce que ce petit point coloré disparaisse à l'horizon, perdu dans la mer pour toujours.

Cela semble faire des siècles la prochaine fois que Lise retourne à la plage. Elle est adulte maintenant avec sa propre famille, ses propres enfants ; elle n'a jamais conquis la mer. Elle revient d'une conférence de travail sur l'autoroute qui suit la côte, hantée tout au long de son séjour par le point rouge disparaissant. Elle sort de sa voiture en espérant illusoirement retrouver sa mère, là où Lise l'a vue contente et tranquille pour

une des dernières fois de sa vie. Lise s'approche de la cage à poules de laquelle elle avait besoin de sauter pour descendre durant son enfance. Ses bras peuvent maintenant toucher même les plus hautes barres. Peut-être que c'est cela, devenir adulte. Tu deviens grand, les choses deviennent petites, rien n'est aussi imposant et spectaculaire qu'auparavant. C'est seulement une pensée

petite vague froide chatouille ses orteils. Vêtue en tenue d'affaires, elle n'est pas préparée pour nager. Elle enlève ses vêtements et les plie soigneusement avant de les laisser à côté sur le sable. Lise est debout, en sous-vêtements, essayant de rassembler son courage pour entrer dans la mer, pendant que la brise fraîche lui donne la chair de poule.

C'est un moment spontané, mais cela semble à Lise que c'est quelque chose qu'elle attend depuis son enfance. Le moment pour finalement surmonter ses peurs, maîtriser son chagrin. Pour découvrir le secret de la mer, de sa mère, paisible dans l'immensité.

Lise fait quelques pas en avant et plonge ensuite dans l'eau salée. Elle refait surface et tourne sur son dos, son regard concentré sur le ciel pur. Elle flotte, se laissant porter par les vagues qui la bousculent calmement, comme une berceuse, comme les bras bienveillants de sa mère. L'immensité de la mer ne s'est pas atténuée, mais maintenant, Lise en fait partie. ☺



fugace parce que son regard part du grimpeur pour se concentrer sur l'océan toujours bleu, toujours immense, toujours inconnu. Elle s'approche de l'eau et cette fois elle ne retire pas son pied lorsqu'une

LITTÉRATURE

## Revenir à La Vallée des fleurs

Un trajet aux allures de passage obligé.

ÉTIENNE POIRIER  
Contributeur

Plus de cinq ans après le succès international d'*Homo sapienne*, la romancière Niviaq Korneliussen publiait en 2020 *Blomsterdalen*, dont la traduction française d'Inès Jorgensen est parue chez La Peuplade au début de l'année. Reprenant certains thèmes qui avaient marqué son premier ouvrage tels que l'homosexualité, l'identité de genre et les effets du colonialisme – le Groenland étant un pays constitutif du Danemark – l'écrivaine fait ici le pari de les approfondir par le biais d'un récit linéaire de forme plus classique que le précédent, sans compromettre les formules percutantes qui contribuent à la qualité de sa prose.

S'il se présente d'abord comme le récit d'une jeune inuite qui laisse son Groenland natal pour poursuivre ses études au Danemark, le roman se déroule majoritairement entre les villes de Nuuk et Tasiilaq, où les suicides se succèdent si rapidement que la situation est désormais normalisée dans la population. La narratrice, qui choisit

de soutenir sa copine lorsqu'une cousine de 17 ans met fin à ses jours, assiste impuissante à ce spectacle tragique alors que le roman fait entendre une question, d'abord discrète, mais qui résonne avec de plus en plus d'insistance chez la protagoniste à mesure que le récit progresse : si tout le monde fait le choix du suicide, pourquoi pas moi ?

« - Et la fois où elle a sauté de la fenêtre chez notre aanna parce qu'elle croyait savoir voler ?, rit-elle.

- Oui, elle me l'a raconté, dit-elle, elle m'a raconté comment elle a volé pendant quelques secondes. Moi, je ne serais jamais aussi courageuse »

Niviaq Korneliussen



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

C'est par des observations furtives, incisives et parfois poignantes que se démarque l'écrivaine dans son traitement de réalités complexes et encore difficiles à comprendre pour quiconque n'ayant pas fait l'expérience d'attitudes colonialistes au quotidien. De la bureaucratie étouffante (« J'avais attendu toute la journée qu'Attavik, le service SOS Suicide, ouvre à 19h. J'ai appelé cinq fois avant qu'ils ne répondent ») aux codes académiques abscons (« Je note tout, sans rien

comprendre »), en passant par les commentaires mortifiants des collègues de classe (« Je suis juste surprise que toi tu sois aussi bonne en danois ? »), tout le poids qui pèse sur la narratrice se fait sentir sans qu'il faille le nommer : les situations se passent d'explications et font immédiatement comprendre leurs effets sur les personnages. Par-là, le texte trouve écho dans le contexte colonial canadien, parallèle dont le roman se saisit, non sans illustrer, comme le suggère

avec pessimisme la romancière, l'absence d'autres issues pour les personnages que cette voie mortifère trop fréquentée. ☹

« J'essaie de me persuader que, quand je retournerai et regarderai les montagnes de Tasiilaq une dernière fois, ce ne sera justement pas la dernière fois. Que je reviendrai à la Vallée des Fleurs. Qu'au moins mon corps reviendra »

Niviaq Korneliussen

La Vallée des fleurs  
Niviaq Korneliussen  
Traduit du danois par  
Inès Jorgensen  
La Peuplade, 2022

# À la croisée des chemins

Entretien avec l'artiste multidisciplinaire Nicholas Dawson.

Propos recueillis par

ANGELINA GUO

Contributeur

FLORENCE LAVOIE

Éditrice Culture

Nicholas Dawson est auteur, éditeur, artiste, chercheur, militant. Ses dernières publications incluent le livre *Désormais, ma demeure*, paru en 2020 et ayant gagné le Grand prix du livre de Montréal en 2021 ainsi que le Prix de la diversité Metropolis Bleu la même année. Il a également fait paraître *Nous sommes un continent*, correspondance dans laquelle sa voix se mêle à celle de l'autrice Karine Rosso. *Le Délit* l'a rencontré au sujet de ces deux publications.

**Le Délit (LD) :** *Pensais-tu, plus jeune, que tu écrirais des livres et serais chercheur, parmi d'autres occupations? Quelles facettes respectives de ta personnalité associes-tu aux langues que tu maîtrises, soit le français, l'anglais et l'espagnol?*

Nicholas Dawson (ND) : Pour répondre à la première partie de la question, je ne sais pas trop comment je me projetais quand j'étais plus jeune. Par contre, j'étais très intéressé par toutes les formes d'expression artistique : j'ai fait de l'improvisation, j'ai appris à jouer quelques instruments de musique, je dessinais beaucoup, puis je me suis intéressé à la lecture, à la musique, au théâtre, aux arts visuels, à l'écriture. Je rêvais certainement d'être artiste, peu importe la discipline, mais je ne savais pas si ce rêve était vraiment atteignable. Je peux dire, donc, que j'ai réalisé mon rêve d'enfance!

Quant à la seconde question, je vous dirais que je ne sépare pas les choses comme ça. Les langues que je parle, et qui m'habitent, sont mobiles, mouvantes ; elles se déplacent selon les contextes, les lieux dans lesquels je me trouve, les personnes avec qui je parle. Ce serait trop facile, trop catégorique, et franchement ennuyeux, de dire que le français occupe une place intellectuelle, l'anglais une place transactionnelle et l'espagnol une place émotive. Ce serait surtout faux et très cliché. Je pleure, je crée, je chante et j'aime dans ces trois langues, même si j'en maîtrise certaines plus que d'autres. Les langues, comme d'ailleurs les facettes de ma personnalité, sont toujours plurielles, instables, précaires.

**LD :** *La recherche-création se fait la colonne vertébrale de tes travaux artistiques et académiques. Elle est aussi au centre des pré-occupations dans *Nous sommes un continent*. Que représente cette approche pour toi? Que permet-elle?*

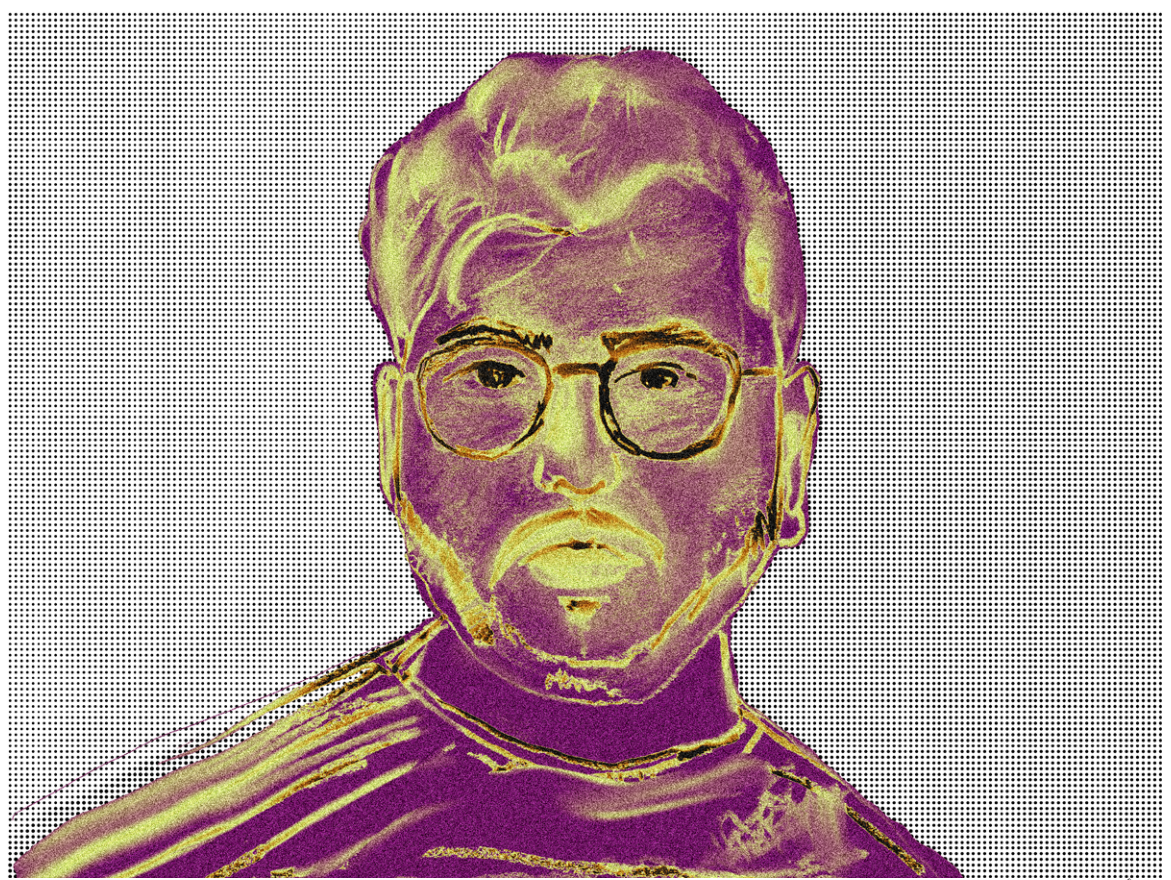
ND : Pour moi, sur le plan académique, la recherche-création a été une approche salutaire qui m'a autorisé à aborder le multilinguisme, les épistémologies alternatives, les *cultural studies*, les expériences de soi et personnelles, les enjeux de marginalisation (dont les enjeux raciaux et queer), sans avoir à me soumettre automatiquement à des règles centenaires traditionnelles qui reproduisent des dynamiques de pouvoir encore en place à l'université et qui maintiennent souvent les personnes marginalisées (et leurs méthodes, épistémologies et langages) dans la honte et le silence. La recherche-création était pour moi une approche qui me permettait de créer, de chercher et de théoriser avec des engagements politiques clairs et radicaux.

**LD :** *Comment te positionnes-tu dans le champ littéraire québécois? Ressens-tu parfois une certaine fatigue ou une frustration liée au fait d'être étiqueté comme un écrivain de la diversité, de la communauté LGBTQ+, etc.? Comment faire l'équilibre entre la reconnaissance des obstacles engendrés par notre identité, et le désir d'universaliser, de créer des ponts entre soi-même et l'autre?*

ND : Je ne suis pas fatigué de ça : ma carrière et ma visibilité dans le milieu ont été bâties entre autres par des revendications de représentation, des prises de positions antiracistes et anti-queerphobes.

« Ce serait trop facile, trop catégorique, et franchement ennuyeux, de dire que le français occupe une place intellectuelle, l'anglais une place transactionnelle et l'espagnol une place émotive. Ce serait surtout faux et très cliché. Je pleure, je crée, je chante et j'aime dans ces trois langues »

Ce serait malhonnête de ma part de me plaindre de cette catégorisation dont je fais l'objet alors que j'y ai moi-même contribué. Par contre, je suis fatigué de la difficulté qu'on a,



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

dans le milieu, à croiser les enjeux et les expériences ; le plus souvent, on me considère comme un écrivain « de la diversité », et plus récemment on me considère comme un écrivain queer. C'est extrêmement rare qu'on arrive à croiser les deux expériences, alors que mon travail croise toujours ces enjeux (avec aussi les enjeux de genre, de classe et d'affect).

Par ailleurs, j'avoue que je n'ai absolument pas le « désir d'universaliser », que je ne considère pas comme un synonyme de « créer des ponts entre soi-même et l'autre ». Je ne sais honnêtement pas ce que ça veut dire, « universaliser », et si c'est de se défaire de ce qui fait de chacune de nous des personnes singulières pour mieux être accueillie-s par les autres, alors je refuse complètement toute forme d'universalisation. C'est avec la singularité des gens, leurs récits, leurs expériences et leurs formations identitaires, qu'on crée des ponts : on accueille l'autre en tant que sujet, non pas en tant qu'objet exempt de toute forme de *je*. Je crois que les ponts se créent lorsqu'on arrive à considérer les autres, et à les écouter, en tant que sujets singuliers, dont les expériences individuelles sont inscrites dans une grande histoire sociale dans laquelle nous nous inscrivons également, avec nos expériences, nos langues, nos couleurs et nos subjectivités. Dans ma thèse, j'écris : « je + je c'est plein de nous ». Il n'y a rien d'universel là-dedans, mais c'est un véritable pont qui se crée entre deux expériences de subjectivation.

**LD :** *Pour les personnes immigrantes ou de seconde génération, on parle*

*souvent de ce sentiment d'être étranger peu importe où on va en raison de cette double-culture qui, en grandissant, est assez difficile à habiter. Comment te situes-tu aujourd'hui par rapport à cet héritage métissé, en quoi a-t-il évolué et quels modes de pensée t'ont aidé à accepter ou à vivre avec cette « étrangeté »? Tu mentionnes notamment cette idée du soi transnational, transpersonnel, pourrais-tu la détailler?*

« La recherche-création était pour moi une approche qui me permettait de créer, de chercher et de théoriser avec des engagements politiques clairs et radicaux »

ND : Je ne me sens pas étranger partout – en fait, oui, mais c'est plus compliqué que ça. Ce que je sens, c'est qu'on me fait sentir étranger pas mal partout, et même le mot *étranger* n'est peut-être pas le bon. On me fait souvent sentir comme un non-sujet, ou en tout cas, un sujet soumis aux manipulations et aux catégorisations des autres. Par exemple, au Chili, il arrive qu'on me dise que je ne suis pas un vrai Chilien à cause de mes privilèges

(économiques, surtout), alors effectivement je me sens étranger dans mon pays natal. Mais il arrive aussi qu'au Chili on me dise que je suis « chilien » – ça m'est beaucoup arrivé quand je faisais des blagues ou quand je m'exprimais avec des mots argotiques de Santiago. Le résultat ici n'est pas tant de me sentir étranger – puisqu'on me dit au contraire « tu es des nôtres, tu corresponds au lieu où nous sommes et où tu es né » –, mais plutôt de sentir qu'il est impossible d'avoir une réelle agentivité d'appartenance et de mon récit des origines. Pareil au Québec : on me dit la plupart du temps que je suis un vrai Québécois parce que j'écris, j'enseigne, je parle la langue, je suis « presque né ici », etc. Mais souvent on me demande : « tu te sens plus Québécois ou plus Chilien », ce qui est une question excessivement violente parce qu'elle me force à faire un choix – on ne pose pas cette question à des personnes nées ici et pas issues de l'immigration, et donc ce choix impose toujours qu'on ne soit jamais au bon endroit. D'une façon ou d'une autre, ce qu'on fait, c'est qu'on essaie de choisir, de classer, de catégoriser à ma place. Donc ce n'est pas tout à fait un sentiment d'étrangeté qu'un sentiment de perte d'agentivité, ce qui est à mon avis un des résultats politiques, mais aussi psychiques, les plus violents de la xénophobie et du racisme.

**LD :** *Dans *Nous sommes un continent*, Karine et toi parlez de votre rapport mitigé au français, bien qu'il soit votre langue d'écriture. Quelle place l'hétéro-linguisme occupe, selon toi, dans la littérature québécoise?*

ND : J'entretiens un doute avec le français, qui est parent du doute qu'on a quand on écrit, peu importe notre rapport aux langues et au nombre de langues qu'on parle, mais qui est aussi différent parce qu'on n'a simplement aucune certitude qui nous précède sur le savoir de cette langue.

« Je crois que les ponts se créent lorsqu'on arrive à considérer les autres, et à les écouter, en tant que sujets singuliers, dont les expériences individuelles sont inscrites dans une grande histoire sociale dans laquelle nous nous inscrivons également, avec nos expériences, nos langues, nos couleurs et nos subjectivités »

Je ne suis pas sûr de comprendre la seconde partie de la question : l'hétérolinguisme dans la littérature québécoise est... partout. (rires) Je veux dire, on joue beaucoup au Québec avec les registres de langues, avec les régionalismes et avec la forme en général. On utilise aussi souvent l'anglais – moi-même je le fais pas mal. Mais ça demeure un hétérolinguisme, dans le sens où l'usage de l'anglais est la plupart du temps un usage tel que fait dans le monde social québécois (très montréalais en fait) *en français*, et non pas dans une entreprise de rupture des structures linguistiques. Mais on accueille relativement bien l'hétérolinguisme, à mon avis, dans le milieu littéraire québécois ; c'était très, très rare qu'on m'ait empêché d'utiliser l'espagnol ou qu'on m'ait obligé à le traduire. À la limite, j'ai connu beaucoup plus de résistance avec l'usage de l'anglais que de l'espagnol, une résistance qui n'est évidemment pas liée à l'hétérolinguisme en soi comme pratique, mais bien à l'anglais qui est peut être considéré par certain·e·s, dans une approche un peu nationaliste et un peu colonisée selon moi, comme la langue ennemie. Ça, c'est un autre débat, et j'avoue que je n'embarque pas dans ces logiques historico-nationalistes qui flirtent un peu trop selon moi avec une conception très coloniale et très « puriste » de la langue française.

LD : Dans ce même livre, Karine et toi échangez sur le passage de « l'écriture de la colère » à « l'écriture compatissante », en parlant entre autres de l'épuisement qui peut parfois s'enchaîner à force de dénoncer, de militer ; un mouvement qui relève de la nécessité, mais qui entraîne aussi une lourde charge émotionnelle. Comment arrives-tu à garder l'équilibre entre ces deux postures tout aussi importantes l'une que l'autre ?

ND : Qui a dit que je garde l'équilibre ? [rires] Je blague à moitié : la fatigue et l'épuisement professionnel sont monnaie courante parmi les militant·e·s et les personnes marginalisées. Ça m'est arrivé plus d'une fois. Je dirais que j'essaie de mieux choisir mes combats, de créer des réseaux de solidarité pour mieux se partager la tâche des dénonciations, des actions et d'autres formes de militantisme, qui sont aussi des communautés de soin et de sécurité. J'essaie aussi d'être davantage compatissant avec moi-même : ne pas embarquer dans la prochaine chicane ou dans le prochain scandale peut parfois être très salutaire, malgré la honte, le sentiment de désolidarisation ou juste le FOMO que ça peut produire. Il faut avoir de la compassion pour soi et pour les autres, pour les limites de nos luttes, pour militer et écrire sur nos expériences de marginalisation. Sinon, ça peut rapidement devenir violent, pour soi et pour les autres.

LD : En plus d'écrire, tu as aussi une pratique photographique que tu intègres à Désormais, ma demeure. Qu'est-ce que la photographie te permet d'exprimer que

l'écriture ne peut pas, et comment conçois-tu le mélange des genres et des médiums qui caractérise cette œuvre ? Quelles sont les choses ou les thématiques que tu trouves les plus difficiles à exprimer par le langage écrit ?

« L'hybridité et les métissages sont pour moi des manières de demeurer dans l'arène, en situation de doute et de questionnements, des manières de m'assurer de ne pas fixer ce que je crée, de ne pas m'asseoir sur des certitudes qui peuvent devenir des prisons ou au contraire des maisons beaucoup trop confortables »

ND : Encore une fois, j'ai du mal à séparer les choses comme ça. Je ne sais pas, honnêtement, pourquoi je vais toujours voir ailleurs

– dans les dernières années, je fais moins de photo et beaucoup plus d'art sonore. Je crois que c'est à penser comme ma pratique d'écriture : l'hybridité et les métissages sont pour moi des manières de demeurer dans l'arène, en situation de doute et de questionnements, des manières de m'assurer de ne pas fixer ce que je crée, de ne pas m'asseoir sur des certitudes qui peuvent devenir des prisons ou au contraire des maisons beaucoup trop confortables. Je veux pouvoir me déplacer le plus possible, parce que rien n'est stable pour moi, à commencer par l'identité. C'est peut-être simplement, donc, par une chose très, très simple : l'adéquation fond/forme. Je travaille sur l'instabilité des identités, ça se fait donc par une éternelle instabilité de formes.

LD : Qu'est-ce que ton travail d'éditeur représente pour toi, par rapport à ta pratique d'auteur ? Comment se complètent-elles, ou au contraire, entrent-elles en opposition l'une à l'autre ?

ND : Elles ne sont pas en opposition, mais parfois elles sont en conflit, ou plutôt en tension. J'apprends à lire et à écrire, c'est mon truc de toujours. En tant qu'écrivain, je n'ai pas l'impression d'arrêter, d'arriver à un résultat de connaissance de l'écriture quand le livre est achevé et publié. Au contraire, j'ai l'impression que les textes et les livres que j'écris sont la simple démonstration de processus d'apprentissage toujours ouverts, en cours, inachevés. Je vois l'édition de la même manière : elle me permet de demeurer dans cet état d'apprentissage constant. De ce fait, je ne suis pas

un éditeur qui dit aux auteur·rice·s « ceci est mieux comme ça et c'est tout » comme si j'avais la vérité. J'entre en conversation avec eux·lles et leurs œuvres, nous cheminons ensemble, nous entrons dans un processus de manière à continuer à apprendre ensemble

« J'ai l'impression que les textes et les livres que j'écris sont la simple démonstration de processus d'apprentissage toujours ouverts, en cours, inachevés. Je vois l'édition de la même manière : elle me permet de demeurer dans cet état d'apprentissage constant »

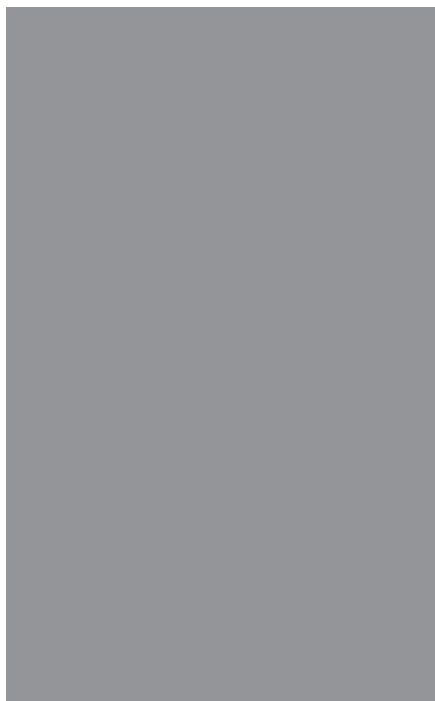
ce qu'est écrire et lire. Cela se fait en maintenant une tension entre ce qu'on vit, ce qu'on lit et ce qu'on écrit, entre les relations. C'est cette tension que j'entretiens entre l'édition et mon écriture. Des fois, c'est confortable, la plupart du temps ce ne l'est pas. Et c'est très bien ainsi. ☹



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

# (Re)trouver mon amour pour la lecture

Éloge du récit court par une personne chroniquement distraite.



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT



MARCO-ANTONIO HAUWERT RUEDA  
Éditeur Philosophie

**J**e ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai fini un livre. Voilà une affirmation bien préoccupante, étant donné que je suis l'éditeur Philosophie au *Délit* depuis un an et demi et que mon poste exigerait a priori que je sache dévorer des volumes et des volumes de pages dans de courts délais. Cependant, chaque fois que j'ouvre un livre, c'est comme si j'entrais dans une bataille frénétique contre des démons imaginaires qui tentent de tout faire pour me détacher de ma lecture. Lorsque je lis, je me souviens soudainement de toutes mes obligations extérieures : le tas de vêtements sales me regardant avec dédain du coin de ma chambre, le devoir d'économie menaçant de ruiner mon futur, la facture de mon contrat téléphonique m'annonçant que je n'ai pas réglé mon compte depuis trois mois, et tant d'autres problèmes s'annonçant soudainement en cours de route. C'est comme si tous ces démons attendaient patiemment le feuillettement d'un nouveau livre pour me submerger de préoccupations.

## La chute

J'ai toujours eu du mal à lire. Je me souviens d'une fois, au primaire, où l'on devait finir de lire un chapitre avant l'heure de la cantine. Mes camarades de classe avaient fini depuis plus d'une quinzaine de minutes alors que, moi, j'étais encore collé à mes pages au moment où la cloche sonnait. Je me souviens de ma frustration alors que

l'enseignante croyait que je n'avais simplement pas essayé assez fort. J'avais pourtant vraiment essayé. J'avais essayé avec tout mon être d'entraîner mon cerveau à travers ces longues pages, phrase par phrase, mot par mot, afin d'accomplir la tâche assignée, sans succès.

Pendant presque toute ma vie, j'ai simplement accepté mon sort. J'ai accepté le fait que j'étais un lecteur lent et j'ai conçu des stratégies pour vivre avec le problème, souvent en trouvant des façons d'éviter de lire. Ce n'est pas que je ne *voulais* plus lire – mes étagères pleines de livres intacts en témoignent – mais que je ne le *pouvais* pas. À chaque fois que je tentais de déchiffrer un livre, même si j'étais motivé et que j'aimais le contenu de ma lecture, je n'étais tout simplement pas capable de lire plus de quelques pages en une séance.

**« Ce n'est pas que je ne *voulais* plus lire – mes étagères pleines de livres intacts en témoignent – mais que je ne le *pouvais* pas »**

Ensuite, je suis arrivé à l'université. D'un jour à l'autre, j'avais des tas et des tas de lectures à faire pour je ne sais plus quels cours de je ne sais plus quelles matières. Le peu de lecture pour le plaisir que je faisais encore à ce point, j'ai complètement cessé de le faire. Cela m'a en effet permis de suivre le rythme de mes cours plus facilement, mais je maintenais toutefois toujours une certaine frustration par rapport au fait que je ne lisais plus. Je sentais que j'étais en train de rater des mondes entiers d'expériences et de connaissances, et la peur d'événement me tourmentait.

Mais que pouvais-je faire? La lecture me prenait toujours énormément de temps et d'énergie, et je n'avais aucune de ces deux choses à ma disposition, plongé dans l'agitation épuisante de mon quotidien. Même au *Délit*, en ma qualité d'éditeur Philosophie, je lisais toujours la quantité minimale nécessaire afin d'écrire mes articles, au risque de publier des médiocrités.

## Le relèvement

Les choses ont continué ainsi jusqu'à ma troisième année à l'université, lorsque des problèmes de santé m'ont forcé à réduire ma charge de travail. Après quelques mois de repos, je me voyais soudainement avec de l'énergie que je ne devais plus dédier à mes cours. Voulant tenter ma chance dans le monde des lettres, mais conservant toujours

une certaine peur des démons de la lecture, j'ai décidé d'essayer quelque chose de nouveau : je me suis offert un abonnement au magazine *The New Yorker*.

**« J'ai décidé d'essayer quelque chose de nouveau : je me suis offert un abonnement au magazine *The New Yorker* »**

Soudain, un monde nouveau s'est ouvert à moi. J'ai découvert avec merveille un gigantesque catalogue d'articles aux allures de romans mais aux longueurs modestes : des portraits détaillés de célébrités multiformes, des réflexions profondes sur des sujets ordinaires, des fenêtres intimes dans les vies d'étrangers. Les récits courts du magazine, toujours racontés avec une légèreté et une proximité chaleureuses, m'offraient le plaisir de la prose sans l'angoisse attachée au fait d'être à plus de cent pages de la fin d'une histoire. À ma surprise, je me suis découvert un amour pour la nouvelle.

Alors j'ai commencé à lire davantage – m'aidant souvent de la fonction de lecture vocale offerte

par le site du magazine. J'ai commencé à explorer des sujets et des registres qui tombaient en dehors de ma zone habituelle de confort, et j'ai peu à peu acquis une confiance renouvelée en ma capacité d'atteindre la fin d'un récit. Et qui m'aurait dit que celle-ci valait véritablement la peine! Le monde des fins contient des richesses et des merveilles qui m'avaient toujours été inconnues. L'ouverture de ses portes s'est probablement avérée être la plus grande surprise dans ma nouvelle aventure littéraire.

**« J'ai peu à peu acquis une confiance renouvelée en ma capacité d'atteindre la fin d'un récit »**

Aujourd'hui, je peux triomphalement affirmer que cette aventure n'est pas encore conclue et que je lis toujours. Bien sûr, je peine encore parfois à attacher les mots d'une phrase entre eux, mais je me suis majoritairement défait de cette peur fondamentale de la lecture qui m'a hantée pendant si longtemps. Au moins pour le moment, je peux trouver une satisfaction dans le fait que les récits courts ne réveillent plus mes démons intérieurs. ☹

# La vengeance est un plat qui ne se mange pas

*Vous trouverez, dans les prochaines pages, les trois gagnant·e·s du quatrième concours de création du Délit, organisé en collaboration avec la Commission des affaires francophones à l'occasion de la Francofête. Les participant·e·s devaient traiter de l'un des deux thèmes suivants dans leur oeuvre : « Vengeance – les nappes saignent de cire de bougie » et « Je déteste ».*

## 350 FAHRENHEIT

ANAËL BISSON  
Première place

Dîner aux chandelles

Dans notre appartement enflammé

Ce soir, mon sang te sert de cire

mes auriculaires de cigarettes

mes cuisses de pièce de résistance

mes cils d'assaisonnement

Ce soir, tu me mangeras toute crue

Je te noircirai l'intérieur

Je décaperais le papier peint de tes poumons

Je peindrai ton dos de morsures

Tu ne seras que décombres

On appellera ça un lundi soir

Une lampée de cyanure

Une gorgée de vin

Une croquée de fruit à peine mûr

Tu fais semblant d'avoir faim

Pendant que notre cabane flambe

Tu fais semblant de ne pas entendre

les miaulements du chat

qui fond sous le canapé

Tu fais semblant de ne pas sentir

Notre attachement qui s'embrase

Notre tendresse en combustion

On mélangera notre bain moussant à leurs tisons

Et on se noiera dedans

Je déguste mais

j'ai les nerfs à vif

Ton front coule dans l'assiette

Et nos bagues sur nos fourchettes

J'ai vraiment cru qu'elles resteraient de la couleur

de la vingtaine et des baisers de matin

Mais ce soir elles ne sont plus que rouille

vert-de-gris et fausses promesses

On les portera jusqu'à ce que le métal touche l'os

Assieds en tailleur sous le restant de table à manger

On se regarde dans les yeux

Les tiens sont secs

Et mes larmes à moi n'éteindront rien

Je te demande qui va quitter en premier

Tu me dis que tu te plais bien ici

Je te crache au visage

Ça part en fumée

Je te réponds qu'il y a plus à voir dans ce monde

Que nos cendres entremêlées

Tu hausses les épaules

Te couches sur le dos

Fais des anges dedans

Sors la langue

Les attrapes

Ce n'est qu'une haine saisonnière

On ne prend même plus la peine

de faire semblant

de vouloir se dire au revoir

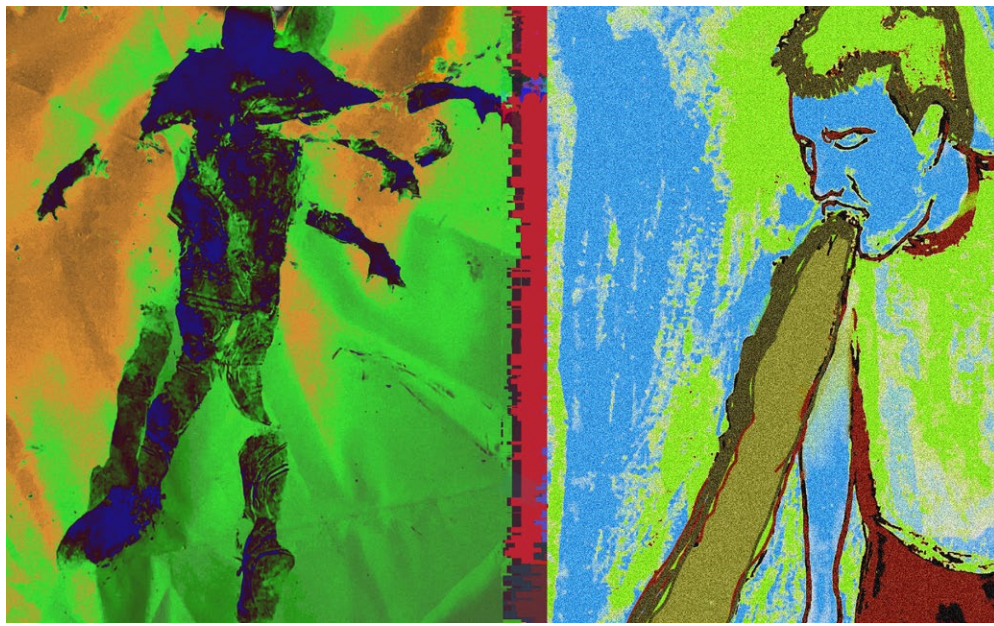
Nous autres, on s'hait

et on fait l'amour dans l'âtre

Nous autres, on s'hait

et on fera l'amour

au sommet de la cheminée



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

# Imaginaire défectueux

CÉLIA PÉTRISSANS  
Deuxième place



Ce film pourra être visionné sur  
le compte YouTube du Délit.



Au réveil, j'enfonce mes écouteurs,

des victimes que l'on presse au micro.

je fais une galipette, une autre

Je déteste mes rêves.

## Dictionnaire d'une tragédie

AGATHE NOLLA  
Troisième place

### **Bougie** (nom féminin)

Appareil d'éclairage formé d'une mèche tressée enveloppée de paraffine qui décore les messes de Noël, les repas de famille, ou les cercueils des maris. Durant la cérémonie d'enterrement, elle dépose deux petites bougies blanches, de part et d'autre de la croix sculptée qui emprisonne celui qu'elle avait aimé. Elles se consomment et brûlent toute la grâce et la candeur de la jeune veuve.

### **Cire** (nom féminin)

Matière molle, jaunâtre, produite par les abeilles, colorée dans la production de chandelles carmin, par exemple, qui ornent la table du dîner. En proposant du pain rompu au siège vide du commensal, sa maladresse bouscule la chandelle dont la cire gicle, formant deux perles luisantes qui se raidissent.

### **Nappe** (nom féminin)

Pièce de linge dont on recouvre la table pendant les repas. Rarement lavée, elle est sacrifiée pour préserver la virginité du bois, et souvent, devient un palimpseste d'émotions vomies, crachées, puis avalées. Ce soir-là, elle ne mange pas. Le menton collé au torse, des larmes se ruent contre les cils inférieurs et forment une cascade dédoublée à débit léger qui imprègne la nappe de deux flaques salées où gisent les gouttes de cire sèche.

### **Saigner** (verbe intransitif)

Perdre du sang (sens propre) ; être le siège d'une vive souffrance (sens figuré) ; action nécessaire pour somatiser un décès (sens actuel). Brusquement, elle saisit la chandelle carmin et fait répandre son sérum brûlant le long de son avant-bras gauche, puis droit, avant de recouvrir sa poitrine. Elle fixe les sillons carmin sous lesquels son cœur palpite encore. Martyr, la bouche entre-ouverte, son regard dérive vers le plafond, hypnotisée par l'éclat du lustre, pour y trouver Dieu.

### **Vengeance** (nom féminin)

Action de se venger ; dédommagement moral de l'offensée, elle, par punition de l'offenseur, Dieu. "Nous n'irons plus à l'église," pleure-t-elle. Elle souffle les bougies dont la fumée dessine des prochains schémas surnois.